

NOUVELLES
LETTRES
D'UN
VOYAGEUR
ANGLOIS;

Par M. SHERLOCK. *K*

SECONDE ÉDITION.

Incenditque animum famæ venientis amore.
VIRG.

A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez { ESPRIT, Libraire, au Palais Royal.
La Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques.

M. D. C. C. LXXX.

NOUVELLES
LITTERES

D. U. N.

ROYAUME
D'ANGLETERRE

Par M. SHERLOCK



STECOMITION

La Voie Duchesne, au Palais Royal,
Paris.

A. LONDRES,

En 1810, par P. A. R. I. S.

Par M. SHERLOCK, au Palais Royal,

La Voie Duchesne, au Palais Royal,

M. D. C. C. LXXX.



A

MONSIEUR LE COMTE
DE BRISTOL,
EVÊQUE DE DERRY,

&c. &c. &c.

MILORD,

JE me glorifie de votre protection,
car vous ne l'accordez qu'à ceux
qui la méritent. Vous avez l'œil
pénétrant, & vous avez vu que mon
ame étoit pure.

Ce n'est pas, mon Mécène, parce
que votre Maison est des plus an-
ciennes & des plus illustres de la

Grande Bretagne ; ni parce que vous êtes comblé d'honneurs & de richesses, Pair d'Angleterre aussi bien que d'Irlande, & en possession de vingt mille louis de rente, que je pense que vous faites rejaillir de l'honneur sur moi : c'est parce que vous avez l'ame douce & noble, l'esprit grand & juste, & parce que vous êtes l'ami de l'homme.

L'usage veut que les Auteurs accablent leurs Protecteurs de compliments. Je prie Votre Grandeur de me dispenser de suivre l'usage ; si mon Livre est bon, la dédicace est le compliment le plus flatteur que je puisse vous faire : si le Livre est

mauvais , des complimens feroient
inutiles , car ils ne feroient pas
lus.

Je suis ,

MILORD ;

Avec un très-profond respect ;

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,
MARTIN SHERLOCK,

A iij

9 DE 63

AVANT-PROPOS.

LES Lecteurs en général ont si peu de connoissances & de tact, que c'est presque une folie de se faire imprimer. Il y a cependant des exceptions, & j'espere, Lecteur, que vous êtes du nombre. Si vous n'en êtes pas, je vous avoue, que vous me feriez bien plus de plaisir de jeter mon Livre au feu que de le lire : si vous en êtes, je ne vous demande point de quartier ; la gloire ou la mort.

AVANT-PROPOS.

Les Lecteurs en général ont le bon
de s'adresser à cet ouvrage, que c'est
proprement une folie de se faire imprimer.
Il y a cependant des exceptions, &
j'en cite une, Lecteur, que vous êtes du
nombre. Si vous n'en êtes pas, je
vous prie de vous en faire bien
plus de plaisir, que vous n'en ferez au
Lecteur de la suite : je vous en prie, je
ne vous demande point de quartier ;
la plume en la main.

9 DE 63



LETTRE PREMIERE.

ITALIE.

SI les Prussiens sont fiers de leur *Grand Frédéric*, les Italiens ne le sont pas moins, ni avec moins de raison, de leur *bella Italia*. Sa beauté est étonnante; & depuis Mantoue où naquit Virgile jusqu'à Sorrento la patrie du Tasse, chaque pas a son intérêt particulier: chaque pas a été le pays de quelqu'Artiste illustre, le sujet d'une description de quelque grand Poëte, ou la scene de quelque fameuse action transmise à la postérité par un Historien célèbre.

Padoue a produit Tite-Live; Venise, Titien; & Ferrare, l'Arioste. La Toscane se glorifie du Dante, de Petrarque, & de

Michel Ange ; Urbino de Raphaël & Parme du Corregge ; Rome a donné le jour à Tacite & à Lucrece , Arpinum à Cicéron & Venusium à Horace.

Le ressouvenir des faits de l'Histoire ne réveille pas moins le voyageur instruit : en passant le (1) Rubicon, il se rappelle que sur sa rive César décida du destin de Rome ; & au pied de cette (2) statue, se dit-il, il expia son ambition. Dans ces lieux Annibal vit fuir les maîtres de la terre, & par ce rocher les victorieux Gaulois monterent au Capitole. Ici Virginius montra le poignard retiré du sein de sa fille au Peuple épouvanté, & sur ce mur Rome vit en pleurant la tête de son (3) Consul.

(1) Peut-on en parlant de Rubicon s'empêcher de citer ce vers de Lucain ?

Ingens visa duci patriæ trepidantis imago.

(2) La Statue de Pompée dans le Palais Spada à Rome.

(3) Cicéron.

C'est ici par excellence le pays de l'imagination; le pays des Poëtes & des Peintres : c'est ici que l'Arioste a puisé ses inimitables descriptions; que le Guide a pu concevoir & exécuter son *Aurore*, & que Rousseau, transporté par une *demi-heure d'enchantement*, a appris à décrire le lever du soleil.

Si les paysages de Claude sont justement préférés à tous les autres, quelle en est la raison ? Ses paysages sont des paysages Italiens. Mais quand finirois-je, si je commençois à parler des tableaux de l'Italie ? Le plus beau de la terre est celui de l'Italie elle-même. La nature l'a jetté dans un moment heureux, l'a dessiné de sa manière vaste, & a fini ses détails avec une perfection qu'on ne peut pas décrire. Elle paroît avoir fait un effort pour réunir toutes ses beautés dans un seul ouvrage, &

pour donner à son chef-d'œuvre favori tous les avantages dont un tableau est capable ; elle a contrasté ses parties avec un bonheur qui double leurs effets. De rians côteaux & de fertiles plaines, des fleuves majestueux & de charmans lacs, de riches collines & de plus riches vallons sont disposés presqu'avec art.

Mais un luxe continuel de beautés, quoique variées, auroit rassasié à la longue, & ce grand maître toujours sage ne l'a-t-il pas prévu, & n'a-t-il pas distribué des ombres pour relever ses figures principales, & pour donner du repos à l'imagination ? Ici c'est une chaîne de stériles montagnes, & là un morne & vaste marais. Les beautés terribles n'y manquent pas non plus : un volcan ardent & plusieurs éteints, des précipices affreux, des monts des rochers (1) fendus,

(1) Comme à Caieta.

& des (1) régions entières fracassées par des tremblemens de terre : voilà le tableau ; & voici son cadre ; la Méditerranée & les Alpes.

Ne feroit-on pas tenté de croire , que tout est l'effet de l'étude & du calcul. L'ouvrage achevé il restoit encore une chose à faire , c'étoit de le montrer : jalouse du succès de sa création chérie , la nature l'a placée dans un beau jour , sous un brillant soleil qui anime à la fois les couleurs du tableau , & dispose le spectateur à goûter ses beautés ; & comme si elle n'eut pas voulu négliger la plus petite circonstance , n'a-t-elle pas encore montré ce triomphe de sa main par le plus beau *medium* qu'on ait jamais vu ? L'atmosphère de l'Italie

(1) Quand vous êtes sur la montagne derrière Baia , regardez de tous les côtés.

embellit tous les objets , en les montrant avec clarté ; & ses golfes , les bois , les cascades & ses prés ont une (1) grace inconnue sous les autres cieux.

L E T T R E I I .

I T A L I E .

Vous étiez né , Monsieur , avec une imagination brillante , & vous avez vivement senti les beautés de l'Italie ; vous sentez par conséquent la foiblesse de mon pinceau ; mais le poids du sujet demande de l'indulgence ; le génie de Virgile y succomba.

*Sed neque Medorum sylvæ , ditissima terra ;
Nec pulcher Ganges , atque auro turbidus Hermus ,*

(1) La clarté à mon avis est la première grace de l'éloquence , de la Poésie , & si je puis m'exprimer ainsi , de tous les ouvrages de l'art & de la nature.

Laudibus Italiæ certent : non Bactra neque Indi,
Totaque thuriferis Panchaia pinguis arenis.

Hæc loca non tauri spirantes naribus ignem

Invertère, fatis immanis dentibus hydri;

Nec galeis, densisque virum seges horruit hastis,

Sed gravidæ fruges, & Bacchi Massicus humor

Implevere : tenent oleæque, armentaue læta.

Hinc bellator equus campo sese arduus infert :

Hinc albi, Clitumne, greges, & maxima taurus

Victima, sæpè tuo perfusi fluminæ sacro,

Romanos ad templa Deum duxere triumphos.

Hic ver ægidium, atque alienis mentibus ætas :

Bis gravidæ pecudés, bis pomis utilis arbos.

At rapidæ tigres absunt & sæva leonum

Semina; nec miseros fallunt aconita legentes :

Nec rapit immensos orbes per humum, neque tanto

Squameus in spiram tractu se colligit anguis.

Adde tot ægregias urbes, operumque laborem,

Tot congesta manu præruptis oppida saxis,

Fluminaque antiquos subter labentia muros.

An mare quod suprà, memorem, quodque alluit

infra ?

Anne lacus tantos? te, Lari maxime, teque
 Fluctibus & fremitu assurgens, Benace, marino?
 An memorem portus, Lucrinoque addita claustra;
 Atque indignatum magnis stridoribus æquor,
 Julià quà ponto longè sonat unda refuso,
 Tyrrhenusque fretis immittitur æstus Avernis?
 Hæc eadem argenti rivos ærisque metalla
 Ostendit venis, atque auro plurima fluxit.
 Hæc genus acre virûm, Marfos, pubemque
 Sabellam,

Assuetumque malo Ligurem, Volcosque verutos
 Extulit: hæc Decios, Marios, magnosque Camillos,
 Scipiadas duos bello; & te, maxime Cæsar,
 Qui nunc extremis Asiæ jam victor in oris
 Imbellem avertis Romanis arcibus Indum.
 Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
 Magna virûm :

(*Georgiques, Liv. II.*)

Mais les arbres du Mede, & les bords de l'Indus,
 Les diamans du Gange & tout l'or de l'Hermus,

Et

Et les riches parfums qu'exhale l'Arabie,
 Valent-ils les trésors de l'antique Ausonie ?
 Colchos, pour labourer tes vallons fabuleux,
 Mets au joug des taureaux étincelans de feux :
 Que des dents d'un dragon les fatales semences
 Hérissent tes guérets d'une moisson de lances ;
 Le blé pare nos champs, le raisin nos côteaux :
 J'y vois mûrir l'olive & bondir des troupeaux.
 Ici, l'ardent courfier s'échappe au loin sur l'herbe ;
 Là, paissent la genisse & le taureau superbe,
 Qui baignés d'une eau pure & couronnés de fleurs
 Conduisent aux autels nos fiers triomphateurs.
 Deux fois nos fruits sont mûrs, deux fois nos
 brebis pleines ,
 Même au sein des hyvers l'été luit dans nos plaines ;
 Mais ces douces chaleurs n'enfantent ni poisons,
 Ni tigres dévorans, ni farouches lions,
 Et jamais dans nos champs une hydre monstrueuse
 Ne traîne en longs anneaux sa croupe tortueuse.
 Par-tout c'est un beau sol qu'éclairent de beaux
 cieux ,
 Où la Nature est riche & l'art industrieux.

Vois ces forts suspendus sur ces rochers sauvages,
 Ces fleuves dont nos murs couronnent les rivages.
 La mer de deux côtés nous présente son sein ;
 Vingt lacs autour de nous ont creusé leur bassin.
 Ici, le Lare étend son enceinte profonde ;
 Là, tel qu'un Océan le Bénac s'enfle & gronde.
 Peindrai-je ces beaux ports, ce hardi monument
 Qui maîtrise l'orgueil d'un fougueux élément,
 Et dans le lac voisin lui laissant un passage,
 Présente à nos vaisseaux une mer sans orage ?
 Fouille ces champs féconds ; le fer, l'argent,
 l'airain,
 L'or même en longs ruisseaux circulent dans leur
 sein :

Ces champs ont vu fleurir cent peuples redoutables,
 Les Sabins belliqueux, les Marfes indomptables,
 Et ces Liguriens qu'indigne le repos,
 Et ces Volsques armés d'énormes javelots :
 Ces champs ont enfanté les Deces, les Emiles,
 Les braves Scipions, les généreux Camilles,
 Toi sur-tout, grand César, toi dont les fiers drapeaux
 Du Gange tributaire asservissent les eaux.

Terre féconde en fruits, en Conquérans fertiles,
Salut !

(Par M. l'Abbé DELILLE).

La copie est belle, & quand je dis
qu'elle ne vaut pas l'original, tout homme
qui n'a pas vu l'Italie, croira que je me
trompe, mais tout homme qui l'a vue, fait
que j'ai raison.

J'ajoute ici la description de Pline, afin
que vous puissiez comparer le Poète &
le Naturaliste.

Et jam peractis omnibus naturæ operibus,
discrimen quoddam rerum ipsarum atque terra-
rum facere conveniat. Ergo in toto orbe & qua-
cumque cœli convexitas vergit, pulcherrima est
omnium, rebusque merito principatum naturæ
obtinens, Italia, rectrix parensque mundi altera,
viris, fœminis, ducibus, militibus, servitiis,
artium præstantiâ, ingeniorum claritatibus, jam
situ ac salubritate cœli atque temperie, accessu

cunctarum gentium facili, littoribus portuosiss,
benigno ventorum afflatu (etenim contingit pro-
currentis positio in partem utilissimam, & inter
ortus occasusque mediam) aquarum copiâ, nemo-
rum salubritate, montium articulis, ferorum
animalium innocentia, soli fertilitate, pabuli
ubertate. Quidquid est, quo carere vita non de-
beat, nusquam est præstantius: fruges, vinum,
olea, vellera, lina, vestes, juvenci. Ne equos
quidem in trigariis præferri ullos vernaculis ani-
madverto. Metallis auri, argenti, æris, ferri,
quamdiù libuit exercere, nullis cessit: & iis nunc
in se gravida pro omni dote varios succos & fru-
gum pomorumque sapes fundit. Ab eâ, ex-
ceptis Indiæ fabulosis, proximè quidem duxerim
Hispaniam, quacumque ambitur mari.

Addison dans son Epître à Milord Ha-
lifax, a voulu lutter contre Virgile. On
le voit dans ce vers,

And Virgil's Italy should yield to mine :
(*Et l'Italie de Virgile céderoit à la mienne.*)

mais c'étoit un combat (1) bien inégal,

Ce morceau est beau ;

See how the golden groves around me smile,
That shun the coast of *Britain's* stormy isle ;
Or, when transplanted and preserv'd with care,
Curse the cold clime, and starve in northern air.
Here kindly warmth their mounting juice ferments
To nobler tastes, and more exalted scents.

E'vn the rough rocks with tender myrtle bloom,
And trodden weeds send out a rich perfume.

Bear me some God to *Baia's* gentle seats,
Or cover me in *Umbria's* green retreats ;

Where western gales eternally reside,
And all the seasons lavish all their pride ;

Blossoms, and fruits, and flowers together rise,
And the whole year in gay confusion lies !

Et celui-ci l'est bien davantage ;

We envy not the warmer clime, that lies
In ten degrees of more indulgent skies,

(1) *Impar congressus.*

Nor at the coarseness of our heaven repine,
 Tho' o'er our heads the frozen *Pleiads* shine;
 'Tis Liberty, that crowns *Britannia's* isle,
 And makes her barren rocks and her bleak mountains smile.

Vous ne vous rassasiez pas de beaux
 vers, & en voici encore de superbes :

Là tous les champs voisins, peuplés de mirtes
 verts,

N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.

Par-tout on voit meurir, par-tout on voit éclore,
 Et les fruits de Pomone, & les présens de Flore ;

Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,

Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.

L'homme y semble goûter, dans une paix pro-
 fonde,

Tout ce que la Nature, aux premiers jours du
 monde,

De sa main bien-faisante accordoit aux humains ;

Un éternel repos, des jours purs & sereins,

Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
 Les biens de l'Age d'or, hors la seule innocence.
 On entend pour tout bruit des concerts enchan-
 teurs ,

Dont la molle harmonie inspire les languens ,
 Les voix de mille amans, les chants de leurs
 maîtresses ,

Qui célèbrent leur honte, & vantent leurs foi-
 bleffes.

(*Henriade Chant IX.*)

Ces vers paroissent faits exprès pour pein-
 dre le Royaume de Naples: mais M. de Vol-
 taire les a-t-il puisés dans la nature? Cer-
 tainement non; car il n'a jamais vu un
 pays auquel ils convinssent. Il étudia les
 livres plutôt que la nature, & s'il m'étoit
 permis de hasarder une conjecture, je di-
 rois qu'il les a pris dans le temple de Gnide,
 & que Montesquieu les avoit puisés dans
 le Royaume de Naples.

L E T T R E I I I .

I T A L I E .

L'AMBITIEUSE Italie non contente de sa supériorité sur le reste de l'Europe, par les richesses de la nature, a voulu la dominer encore dans les arts; & les noms de Raphaël, de Palladio, de Michel Ange & de Pergolese, imposent silence à toutes les Nations.

» Cours, vole à Naples, dit Jean-Jacques Rousseau au jeune Musicien, écouter les chefs-d'œuvres de Léo, de Durante, de Jommelli & de Pergolese ».

Parcours l'Italie, Peintre, Poète, Sculpteur & Architecte; homme de génie de toutes les classes, c'est - là le pays qui développera tes talents. Les prodiges de l'art transporteront ton ame, &

féconderont ton imagination. L'inépuisable de la nature , après t'avoir étonné , te remplira de hardiesse , tu deviendras créateur à son exemple ; tu oseras lutter contre tous tes prédécesseurs & contre la nature même. Peut-être la surpasseras-tu comme a fait l'Auteur de l'Apollon de Belvedere.

C'est alors que tu sentiras la futilité de ces ames vulgaires qui en te disant des faussetés veulent étouffer tes talens. Il n'y a rien de nouveau , nous crie-t-on à chaque instant , tout a été dit , tout a été répété. Parcouris l'Europe , finis par le Royaume de Naples , & puis réponds si tu as jamais vu des scènes semblables à celles qui remplissent l'espace entre les Champs Elisés & le Cave. La nature cependant n'a que quatre matériaux , des rochers , des arbres , de l'eau & de la terre. C'est-

là l'explication de ce que j'ai dit , tu créeras à l'exemple de la nature ; tu verras là le nombre de ses combinaisons neuves , & tu sens combien ses moyens sont bornés ; les tiens sont infinis.

J'ai oublié mon sujet , j'allois parler des arts. La Transfiguration est une école de Peinture. Si l'art étoit perdu & que ce tableau restât , il suffiroit seul pour former des Peintres. Toutes les parties de l'art s'y trouvent réunies ; le dessin le plus exact , la disposition la plus sensée & la plus pittoresque ; une harmonie de coloris parfaite , & une sublimité dans le dessus du tableau qui enlève le spectateur , autant que les groupes de dessous l'intéressent. Le sujet étoit commandé à Raphaël & il est dans lui-même assez stérile : un Dieu revêtu de splendeur & illuminé par les rayons de sa gloire , offrit de lui-même

une idée si sublime que l'Artiste n'a pas pu la manquer ; mais aussi est-elle la seule idée que le sujet présentât ; le Peintre fut forcé de créer le reste. C'est la propriété du génie, dit Leonardo de Vinci, de tirer un grand parti d'un sujet pauvre, comme c'est celle de la médiocrité de tirer une production foible d'un fond riche. Ce mot & la Transfiguration décident du rang de Raphaël.

Sage & sublime, ce Peintre joignit à la plus grande élévation, la correction la plus sévère, & sous un point de vue, on peut le comparer avec Boileau. Il étoit comme lui, le premier homme de son pays qui eut vivement senti le mérite des anciens. Quel bonheur pour eux ! C'est cela qui leur a acquis une gloire solide pendant leur vivant, & qui assurera la perpétuité de cette gloire jusqu'à la dernière postérité. Ils travailloient

tous deux sur les mêmes principes ; & l'on voit écrit , pour ainsi dire , sous chaque tableau de Raphaël ,

Rien n'est beau que le vrai , le vrai seul est aimable.

Je n'aime pas à parler des Sculpteurs de l'Italie ; ils ne m'ont jamais fait de grandes impressions ; quoique décidément supérieurs aux autres Artistes modernes , ils sont tellement au-dessous des Grecs que je n'ai jamais regardé leurs ouvrages qu'avec froideur. Mais si ce pays est (1) foible en Artistes de cette classe , le Vatican seul , le Capitole seul , ou la Tribune seule rassemble plus de choses en sculpture faites par les Grecs , & au-dessus de tout éloge , que n'en renferme le reste de l'Europe.

Devrois-je parler de l'élégante symme-

(1) Comparé avec la Grece.

trie de l'Attique Palladio , ou de la (1) gothique hardiesse de Michel-Ange ? Que l'Eglise *del Redentore* , & le Dôme de S. Pierre parlent pour moi.

L'Italie de tous les pays est celui qui est le plus orné par les arts ; & c'est celui de tous les pays qui pourroit le mieux s'en passer ; on pourroit avec justesse lui adresser ce vers ,

L'art n'est pas fait pour toi , tu n'en a pas besoin :

Et pour appuyer cette idée rappelions-nous , que quand elle se montroit toute nue au fier Carthaginois du sommet des Alpes , extasié de ses charmes , il crioit à ses soldats dans le moment de son délire , *Vainquons ou périssons : Jouissons d'elle ou mourons.*

(1) Les Gots avoient infiniment de hardiesse , (témoins leurs bâtimens , sur-tout la Cathédrale de Florence) mais c'étoit leur seul mérite.

LETTRE IV.

ITALIE.

PEU de nations de l'Europe ont conservé leur caractère original. Elles ont presque toutes adopté les modes & les usages François; c'est un uniforme, pour ainsi dire, qu'elles portent toutes, quelques-unes avec assez de gaucherie; quelques autres avec plus de grace.

Les petites Villes de l'Allemagne ont la même simplicité qu'elles avoient dans le temps de Tacite; mais dans les Villes capitales tout est à la Française: c'est tant mieux pour les manières & pour la cuisine, & tant pis pour les mœurs.

Il seroit à souhaiter que les Italiens qui n'ont rien à perdre du côté des mœurs, imitassent les François en tout. Dans le

nord de l'Italie , ils se sont beaucoup francisés ; mais les habitans du midi sont à la dissimulation près , tels que la nature les a formés. Les Romains ont peu changé pour le fond du (1) caractère depuis Saluste ; & pour les Napolitains , ils sont la nature toute pure , ou toute impure , si vous voulez une épigramme.

Le Romain & le Napolitain sont entièrement opposés ; l'un est caché & mystérieux ; l'autre franc & ouvert : le Napolitain ne peut pas souffrir le Romain , mais le Romain ne hait pas le Napolitain. Ils

(1) Ignavissimi homines ... aliud clausum in pectore , aliud promptum in lingua habere ; amicitias , inimicitias non ex re , sed ex commodo æstimare ; magisque vultum quam ingenium bonum habere ... viri pati muliebria ; mulieres pudicitiam in propatulo habere.

Voilà un tableau peint depuis deux mille ans , & ses couleurs sont encore fraîches.

se donnent mutuellement des ridicules. Le caractère pour faire rire dans les pièces Napolitaines, c'est celui de l'Abbé Romain; comme dans les pièces faites à Rome, c'est le (1) Polichinelle de Naples. Ils sont tous deux très-jaloux de la supériorité de leurs Villes qui n'ont rien de commun. Rome est sombre & majestueuse; Naples est riant & gai. Rome est la capitale de l'univers pour les arts; Naples pour la situation.

J'avoue que j'ai été souvent tenté de croire que le Romain étoit né dissimulé; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a beaucoup de facilité dans ce genre, & qu'il y réussit à merveille. Catilina, dit Saluste, (2) *simula & dissimula tout ce qu'il voulut: la Nation;*

(1) A Rome on appelle tous les Napolitains des Polichinelles.

(2) *Cujuslibet rei simulator ac dissimulator.*

dit Juvenal, affectoit des mœurs & vivoit dans des débauches (1) continuelles; mais Catilina étoit un scélérat particulier, & Juvenal ne parloit que des *roués* du siècle. Romulus feignit de voir douze vautours pour tromper son frere : le bon Numa feignit une correspondance avec la Nimphe Egerie : le premier Brutus se fit passer pour fou, & le second Brutus dissimula si bien, que César ne vit que des sourires sur son visage, jusqu'à ce qu'il sentit son poignard dans son cœur.

(1) Qui Curios simulant & Bacchanalia vivunt.



L E T T R E V.

I T A L I E.

IL y a des honnêtes gens par-tout , dit le Normand : cela est vrai ; mais il faut convenir qu'ils sont moins aisés à trouver dans l'Italie que par-tout ailleurs : la Nation est extrêmement pauvre , & la faim (1) qui pousse au crime , leur fait faire beaucoup de friponneries. Cen'est pas cependant , comme on croit généralement , un pays de voleurs & d'assassins : mes Compatriotes y voyagent presque continuellement , & depuis trente ans il n'est arrivé qu'un seul accident à un d'eux ou de leurs gens , & cela même ne devrait pas être cité pour une exception.

(1) Je suis obligé de dire tout cela pour exprimer *Malefuada*.

Le Courier d'un Duc Anglois, en passant une riviere, alloit donner des coups de fouet à un Battelier, & le Battelier le tua d'un coup de fusil.

Le pays en général, sur-tout Naples, fourmille de filoux : le meilleur conseil que je puisse vous donner sur cela, est celui qu'un Romain m'a donné : fermez bien vos portes, & si vous perdez quelque chose, ne le cherchez pas. Il avoit perdu une bague de diamant de cinquante louis, & il en perdit vingt en tâchant de la retrouver.



L E T T R E V I I.

I T A L I E.

LA médiocrité ne se trouve guere ici, tout est extrême; nulle part on n'entend une aussi belle musique, nulle part les oreilles ne sont plus (1) écorchées: les yeux y sont charmés & tourmentés tour-à-tour par les tableaux & les statues les plus superbes & les plus détestables. Point de Bourgeoisie; un luxe excessif chez des (2)

(1) Excepté à l'Opera de Paris.

(2) Illis divitias superare, nobis rem familiarem etiam ad necessaria deesse; illos binas aut amplius domos continuare; (*Le Prince Borghese a un Palais de la plus grande magnificence à Rome, une Villa, dont les richesses sont inconcevables, à un quart-d'heure de la Ville, & trois autres Ville à Frascati*) nobis larem familiarem nusquam altum esse. Cum tabulas, signa, toreumata emunt, nova di-

particuliers, & le peuple dans la plus abjecte misère. Il en est de même à l'égard de la Religion: vous ne verrez qu'une superstition aveugle, ou des Athées avoués; mais de tous les extrêmes les plus frappans sont ceux qu'on remarque dans le caractère de la Nation. L'Italien en général est extrêmement bon, ou mauvais à l'excès. Il y a d'excellens cœurs dans ce pays, mais, comme les grands tableaux, ils sont rares. Les hommes y naissent avec des passions violentes, & ne recevant point d'éducation, ils n'est pas étonnant qu'ils commettent souvent de grands crimes. Sous un extérieur froid ils cachent des cœurs brûlans, & leur extérieur n'est

ruunt, alia ædificant, (*c'est précisément ce que fait ce Prince dans le moment que j'écris*) postremo omnibus modis pecuniam trahunt, vexant, tamen summâ libidine divitias suas vincere nequeunt.

froid que pour cacher leurs cœurs. L'amour, la jalousie & la vengeance sont les passions qui les dominent : ne pensant qu'au physique de l'amour, & connoissant les tempéramens de leurs femmes & les astuces de leur rivaux, leur jalousie est toujours éveillée, & leur vengeance implacable.

Quant à l'esprit, c'est à-peu-près de même : les hommes à talens sont la grande classe ; les fots sont en petit nombre, & les gens mediocres sont (1) très-rare. Pourquoi donc, me demanderez-vous, ces hommes ne produisent-ils rien de beau ? Parce qu'ils ont une imagination exaltée & point de philosophie ; & parce que le

(1) C'est l'opposé dans le nord de l'Europe, les hommes médiocres sont la grande classe ; les gens à talens sont difficiles à trouver.

bon goût n'a pas encore percé dans leur pays. Et pourquoi le bon goût n'est-il pas encore entré dans l'Italie ? Parce que l'Italie n'a ni un Londres, ni un Paris ; & parce qu'elle n'a jamais eu un (1) Louis XIV.

Les Voyageurs se trompent souvent en jugeant l'Italien, sur-tout le Napolitain : ils le croient sans esprit, parce qu'il manque (2) d'idées. Un homme ne peut avoir que peu d'idées, quand il n'est pas

(1) Je fais qu'on me citera Jules II & Leon X. Qu'on examine un peu , & l'on trouvera quelques nuances entr'eux & Louis XIV.

(2) Les hommes , m'a dit un Voyageur à Naples, se rassemblent dans de certain pays pour se parler, & cela s'appelle société ; les moutons se rassemblent pour se regarder & pour ne se rien dire, & cela s'appelle troupeau. Vous avez vu des sociétés en France, vous verrez ici des troupeaux.

forti de son pays , & quand il n'a rien lu ;
 mais examinez le Napolitain sur tous les
 fujets dont il est instruit , & vous verrez
 s'il manque d'esprit naturel : il ressemble
 au fol de son pays ; un champ labouré
 dans le Royaume de Naples , donne des
 récoltes des plus abondantes ; négligé , il
 ne produit que des ronces & des char-
 dons. Il en est de même de l'esprit des
 habitans ; cultivé , il est capable de tout ;
 en friche , il ne produit que des folies &
 des vices.

des vices.



L E T T R E V I I .

I T A L I E .

LES femmes en général ne sont pas jolies en Italie , mais quand elles attachent , elles attachent pour long-temps. Plus parfaites que les hommes dans les raffinemens de la dissimulation , elles paroissent d'une naïveté qui trompe même les Italiens. Ajoutez à cela l'enchantement de leurs voix — je suis persuadé que la plus dangereuse de toutes les femmes , est une femme d'esprit qui fait chanter.

Les Italiennes m'ont plu , non pas absolument à cause de leur chant , mais parce qu'elles raisonnent bien , & que rien ne me flatte autant qu'une femme qui raisonne. Comment , Madame , disois-je à une d'elles , les Dames de ce pays peuvent-elles

se permettre autant d'amans ? Que voulez-vous qu'on fasse ? me répondit-elle ; la nature nous a donné un cœur (1) qui se flétrit quand on ne le nourrit pas ; il faut donc en chercher un autre qui le nourrisse ; & nous prenons un mari. Son cœur s'épuise en peu de temps ; nous prenons un amant qui nous quitte ; nous sentons alors un vuide affreux ; il faut le remplir ; nous prenons un autre amant , & puis un autre & puis un quatrieme , car ils nous abandonnent tous : de maniere que vous voyez , continua-t-elle , que si nous ne sommes pas constantes , ce n'est pas notre faute , mais celle des hommes , car il n'y en a pas un qui sache ce que c'est que la fidélité ;

(1) Le cœur est tout , disent les femmes.

E la fede degli amanti

Come l'Araba fenice ;

Che vi sia ciascun lo dice ,

Dove sia nessun lo fa.

(La foi des amans est comme le Phénix de l'Arabie ; chacun dit qu'il y en a un , personne ne fait où il est).

Quatre vers du Métastase font une preuve pour une Italienne sur quelque sujet que ce soit ; car ils lui entrent dans l'ame par un endroit où elle est extrêmement sensible ; je veux dire par son oreille. Joignez donc le charme des vers à la profonde logique dont je viens de parler , & jugez si l'on peut blamer ces pauvres femmes pour un attachement inviolable à leurs principes qui sont heureusement compris en trois petits vers que voici :

(44)

Molti averne,
Un goderne,
E cangiar spello.

(D'en avoir plusieurs, (*amans*)

De jouir d'un,
Et de changer souvent).

P. S. D'autres voyageurs vous diront des choses bien plus fortes ; j'ai entendu souvent dire en effet , qu'il y avoit beaucoup de femmes à Naples qui attaquoient vivement les étrangers ; & je me rappelle , qu'un jeune François m'a dit là à mon arrivée : les femmes ici vous prient de venir leur faire l'amour , comme elles vous prient à Paris de venir dîner , mais on en est quitte pour dire qu'on est engagé.



LETTRE VIII.

I T A L I E.

LE Chevalier Servant appartient exclusivement à l'Italie, comme le Petit-Maître à la France. Les Italiens avoient autrefois beaucoup de sentiment ; & dans le temps de la Chevalerie , ils portoient leurs idées sur l'amour & sur l'amitié à un point dont aujourd'hui on n'a plus d'idée. Quand un Italien épousoit une Dame , sentant l'impossibilité de l'amuser continuellement , il la confioit à son plus cher ami , qui servoit à la fois pour la défendre contre des attaques étrangères , & pour soulager le mari de la moitié de ses attentions. Son devoir étoit de se charger de la dame pendant le jour & de l'amuser *moralement* par tous les moyens possibles.

Mais les meilleures institutions ont amené des abus ; & le temps que ne gâte-t-il pas ? Les mœurs du pays ont dégénéré ; le feu Platonique , que Petraque avoit rallumé , est actuellement éteint , & l'état du Chevalier Servant est devenu le plus corrompu qu'il y ait sous le ciel ; ses devoirs sont entièrement changés , & sa situation est la plus avilissante que je connoisse , car avant que de jouir des droits de l'amour , le malheureux est forcé de trahir l'amitié.

Le mari choisit encore le Chevalier Servant ; l'habitude en a établi l'usage ; il n'y a pas à raisonner ; c'est un ridicule pour le mari & un opprobre pour la Dame , si elle n'a point de Cigisbée. Le mari d'ailleurs y trouve son intérêt , car voici comme il raisonne ; » En donnant un Cigisbée à ma femme , je fais bien que je

lui donne un amant ; mais je suis dans l'ordre ; l'usage le veut ; & je ne suis ni plus ridicule ni plus malheureux par l'infidélité de ma femme que le reste de mes compatriotes. Si je ne lui en donne point, qu'en arrive-t-il ? Je passe pour (1) jaloux, & ma femme au lieu d'un amant en prend six : *le sort de tout mari Italien est de souffrir & de dissimuler ; & il faut se soumettre à son destin.* » Son raisonnement est juste, & le parti qu'il prend est sensé : de deux maux il choisit le moindre.

Pourquoi donc, direz-vous, se marier ? C'est par le même raisonnement. Je ne fais pas quel Ancien a dit, » Peuple écoutez ; les femmes sont un mal ; mais cependant, Citoyens, l'on ne sauroit habiter

(1) Par une bisarrerie singulière l'Italien ne craint aucun ridicule autant que celui de passer pour jaloux ; & c'est le caractère universel de la Nation.

sa maison sans le mal , car être marié & ne l'être pas est également un mal » ; les circonstances de fortune & de liaisons ajoutées à ce calcul décident tous les Italiens à se marier.

Parmi ces maris il y en a qui se croient fins , en donnant deux Chevaliers à leurs femmes. Ils jugent que l'un empêchera l'autre : hélas ! ils n'en sont que doublement dupes.

Le Cigisbée est autorisé par le mari à entrer chez sa femme quand il veut : il assiste à sa toilette ; il l'accompagne à la promenade , au spectacle ; il fait sa partie de jeu , &c. &c. Il seroit indécent de prier une Dame à dîné ou à soupé sans inviter son Chevalier : ce seroit manquer à la bienséance d'inviter le mari. Il a d'ailleurs son service particulier , & il joue avec la femme d'un autre ami , le même

même role que son ami joue avec la sienne. Tout cela fait une brouillerie d'amour & d'amitié, qui seroit comique si elle n'étoit pas affreuse.

Vous voyez donc que les occasions ne manquent pas ; il y a cependant un moment particulier, où l'on peut dire que l'Amour triomphe le plus souvent sur l'Hymen ; c'est au commencement de la nuit. Les Italiens comptent les heures singulièrement. Ils appellent le commencement de la nuit, les vingt-quatre heures ou l'*Ave Maria* ; une heure après c'est une heure de nuit, & ils continuent de compter deux, trois, &c. jusqu'à vingt-quatre heures encore. Pendant toute l'année c'est à vingt-trois heures, (une heure avant la nuit) que le Chevalier & sa Dame vont à la promenade ; ils restent ensemble deux heures, car les *conversations* ne commen-

cent qu'à une heure de nuit. La première de ces deux heures il fait encore jour ; l'on voit le monde ; l'on se montre & l'on fait ses (1) révérences. La seconde, il fait obscur ; le Chevalier & sa Dame ne savent que faire , & la médifance dit , qu'ils font l'amour.

Il y a une circonstance qui vous étonnera quelquefois à Rome. Quand vous vous adressez à une femme dans un cercle , son Chevalier Servant fera le premier à relever vos bons mots , à vous trouver un homme charmant , & à faire l'impossible pour vous rendre agréable à la Dame. Vous croirez dans le commencement que c'est de la fausseté. Oh ! vous êtes trop sévère. Ces gens ont des momens de sincérité aussi bien que les autres & dans cet

(1) Etiquette essentielle à Rome & indispensable à Naples.

instant-là , ils sont sinceres. C'est un jeune Prélat qui fait une Cour non pas d'amour mais d'intérêt ; il a une autre inclination dans le cœur , & il est trop heureux , quand il peut trouver un étranger pour partager le poids de ses fatigues.

Vous verrez souvent des femmes qui auront trois ou quatre esclaves à leur suite. Elles donnent un bras à l'un , l'autre bras à un second ; un éventail , un manteau , quelque chose à porter pour contenter les autres. Soyez sûr que le plus respectueux est celui qui est heureux ; ou dans la langue du pays *le bon* (*il buono*) , car être extrêmement respectueux & fort discret , sont deux des trois talens qu'une Dame Italienne exige dans un amant.



LETTRE IX.

I T A L I E.

ITALIAM ! *Italiam* ! Je n'ai jamais connu un être qui l'eût vue sans enchantement , ni qui pût en parler sans enthousiasme. Semblable à Shakespear , elle est inépuisable en richesses ; & comme lui , elle a des beautés pour captiver tout le genre humain. l'Amateur de l'Histoire naturelle ; de l'antiquité , de la politique y trouve des jouissances sans fin dans l'examen des différens gouvernemens , des (1) monumens précieux de l'antiquité & de la prodigieuse variété des productions de la nature. Si mille hommes de talens faisoient le voyage de l'Italie ; si chacun étoit observateur original , & si chacun d'eux écrivoit un

(1) Delle reliquie del superbo impero.

livre sur ce sujet , ils pourroient faire mille excellens livres , parmi lesquels il n'y en auroit pas deux de semblables , & le sujet feroit encore vierge. Mille autres qui leur succédroient , pourroient trouver des choses vraies & intéressantes à dire , & qui n'auroient jamais été dites.

Une grande jouissance pour un homme qui aime les lettres , c'est d'avoir dans toutes ses promenades son Horace dans une poche , son Virgile dans l'autre , & de regarder mille objets qui ont été peints par ces maîtres. J'avoue que c'étoit-là un de mes grands plaisirs , & quoique peu d'hommes aient autant d'indulgence que moi pour la diversité des goûts , je ne puis pas m'empêcher de dire , que je plains le voyageur qui seroit insensible à ce plaisir. Un grand Ecrivain ne jette jamais un mot au hasard ; tout porte chez lui : & il y a un

millier de passages dans Virgile & dans Horace qu'on aura de la peine à comprendre, mais qu'il est impossible de sentir sans avoir vu l'Italie. *Præcepta Anio*— pour sentir *Præcepta*, il faut aller à Tivoli. Je pourrois citer des exemples sans nombre ; mais je n'en citerai qu'un ou deux ;

Nullus in orbe locus Baiis præluet amœnis :

L'on ne peut sentir *præluet* qu'à Baia.

Et *molles* imitabitur ære capillos ;

A dit Horace ; & le lecteur croit le comprendre ; je l'en défie jusqu'à ce qu'il ait vu les bronzes à Portici , & j'attends sa réponse à son retour de Naples.

Il y a un moëlleux dans ces cheveux dont on ne peut avoir d'idée sans les voir. Virgile n'a pas senti le prix de ces ouvrages moins vivement qu'Horace ;

Excudent alii spirantia mollius æra ;

Spirantia & mollius — il faut aller à Portici — le Mercure assis sur le rocher, le Faune ivre, les bustes de Platon, de Sénèque, & sur-tout de Scipion sont au-delà de l'imagination.

Et *vivos* ducent de marmore vultus,

Ne peut être senti qu'au Vatican: le marbre & le bronze sont froids & morts dans tous les autres ouvrages que j'ai vus; ils ne respirent qu'en sortant des mains des (1) Grecs.

Un autre des points de vue, sous lesquels l'Italie m'a paru posséder un intérêt exclusif, c'est donc qu'elle donne au voyageur une idée de la nation Grecque. Je ne cherche pas à faire des phrases, ni à éta-

(1) Vous vous rappelez de ce mot du célèbre Peintre, qui après avoir long-temps regardé en silence le cheval de Marc Aurele au Capitole, lui cria, » Marche. »

ler une pompeuse & stérile éloquence ; je cherche uniquement à vous donner avec simplicité quelques idées , & je vais vous montrer naturellement les impressions que m'ont fait les Grecs , & la maniere dont ces impressions ont été faites sur moi.

La premiere fois que j'ai fait le tour du Capitole , du Vatican & de la *villa Borgheſe* , je n'ai pas permis à l'homme qui m'accompagnoit de me dire un mot sur aucun objet , & je ne lui ai pas fait une seule question. Mon intention étoit d'examiner chaque chose avec impartialité , de ne pas être dupe des éloges de mon guide & de ne m'en pas laisser imposer par des noms célèbres. Dans le même-temps je voulois faire un essai de mon tact sur le beau , & voir si j'étois capable de découvrir ce qu'il y avoit de plus parfait , & de donner à chaque sujet sa juste proportion de louange.

Je m'écriai, souvent, grand, beau, sublime, quels hommes étonnans que ces Italiens! Je continuai cette manière de visiter pendant quelque temps, & chaque jour mon admiration pour les Italiens s'augmenta. Quand j'eus bien vu les choses, je voulus connoître les auteurs, & voir si j'étois d'accord avec la renommée sur le mérite de leurs ouvrages. Je demandai donc à mon guide; de qui est cette statue? Monsieur, c'est d'un Sculpteur Grec? Celle-là? — D'un Sculpteur Grec. Celle-là? — Tout étoit des Sculpteurs de la Grèce. Je dis alors je me suis trompé, & au lieu de dire les Italiens sont des hommes étonnans, il faut dire ce sont les Grecs. Depuis ce moment-là jusqu'à celui-ci, cette idée gagne de la force sur moi tous les jours; je considère la Nation Grecque non pas comme la meilleure source d'un goût parfait dans

dans tous les arts, mais comme la seule :
 Tous les Artistes qui ont eu le goût le plus
 parfait, se sont formés sur eux, & il ne
 suffit pas de se former sur leurs élèves, il
 faut aller aux maîtres & je n'hésite pas
 d'affirmer que la décadence universelle du
 goût dans les arts provient principalement
 de ce que l'on a négligé l'étude des Grecs.
 Je suis si rempli de cette vérité qu'actuel-
 lement que j'ai l'intention de faire un Ou-
 vrage (1) considérable en Anglois, je me suis
 décidé à mon retour dans mon pays de
 recommencer la lecture des Auteurs Grecs
 & de ne suivre qu'eux pour modeles.

Plus on examine les Grecs, plus on
 est étonné. Ils ont réuni le feu des Ita-
 liens à la patience des Hollandois, & l'on

(1) *Aliquid jamdudum invadere magnum
 Mens agitat mihi nec placida contenta quiete est.*

ne trouve que chez eux les ouvrages les plus sublimes finis avec une attention que le génie néglige trop souvent ; c'est en conséquence de cette union du génie , du goût & de la patience , que les Grecs ont cette supériorité avouée sur toutes les Nations , & que du consentement universel un ouvrage est plus parfait à proportion qu'il s'approche le plus de leur maniere. Pour quelle raison la voix de l'Europe est-elle unanime en faveur de Raphaël ? Parce que Raphaël se forma sur les Grecs. Pourquoi , Palladio est-il le Prince des Architectes ? Parce que Palladio se forma sur les Grecs. Michel Ange , il Fiammingo , l'Algardi , pourquoi sont-ils les plus célèbres Sculpteurs ? Uniquement pour la même raison ; ils se sont tous formés sur les modèles Grecs.

Examinez encore cette idée dans les

lettres ; qui sont les Auteurs les plus parfaits en France ? Racine , Boileau. En Italie ? Le Tasse & le Metastase. En Angleterre ? Addison & Pope , qui tous ont marché sur les pas des Grecs ; & si vous prenez la peine d'examiner les Ecrivains du Siecle d'Auguste , vous verrez que ses plus grands ornemens ont tous imité les Grecs. Virgile emprunta d'eux le fond de ses trois Poëmes. Cicéron se forma sur les Orateurs Grecs & sur Homere. M'est-il nécessaire de dire , que Térence se forma sur Menandre , Tite-Live sur Hérodote , & Saluste sur Thucydide ? Pourquoi Horace a-t-il plus de sublimité que tous les autres Poëtes liriques ? Parce qu'il se forma sur Pindare. Pourquoi a-t-il plus de graces qu'eux ? Parce qu'il étudia Anacreon & Alcée. Pourquoi est-il plein de bon sens , de sel & de morale ? Pour-

quoï est-il un arbitre de goût , de la décision duquel il n'y a point d'appel ? Parce qu'il vécut avec les Athéniens , & qu'Athenes étoit le centre du bon goût , du bon sens , de la philosophie & des arts. *Græcia capta victorem cepit* ; on ne regardoit pas un homme comme bien élevé dans le siècle d'Auguste , à moins qu'il n'eût passé un certain temps à Athènes , & vous savez que Cicéron & une grande partie de la Noblesse Romaine y envoyoit leurs fils pour y être élevés. Vous verrez que dans tous les pays le bon goût entra avec l'étude des Grecs , & Horace dit ,

Serus enim Græcis admovit acumina cartis ,

pour expliquer pourquoi le mauvais goût avoit resté si long-temps parmi les anciens Italiens.

Horace & Virgile étoient les Poètes

les plus parfaits de leurs temps , comme Mécène étoit l'amateur qui avoit le plus de goût : je vois donc que ces trois hommes se formerent sur les Grecs. Quant aux Poètes , on le fait ; & Horace le dit de Mécène :

Docte sermones utriusque linguæ.

Je vois après que toutes les Nations ont commencé à avoir du goût , quand elles ont commencé à cultiver les Grecs , & qu'elles ont atteint différens degrés de perfection , en proportion de la constance avec laquelle elles ont suivi ces modeles ; je vois que tout cela est également vrai pour les individus , & je n'hésite plus de conclure que les Grecs sont les uniques modeles d'un goût sûr & parfait dans (1) tous les arts.

(1) Je donneroïs en tout la premiere place à la Grèce ,

Si l'on est curieux d'examiner la cause de cette supériorité des Grecs sur les autres peuples, on la trouvera facilement dans une concurrence de circonstances heureuses. Leur gouvernement y étoit favorable, la liberté y régnoit : leur pays étoit plein de grands caracteres, & leur Histoire de grands faits : leur (1) religion y prêtoit, elle étoit toute poétique, & favorable au dernier degré à la Peinture, à la Sculpture, &c. L'on fait universellement combien tous les arts y avoient de protecteurs, & le climat ne les favorisoit pas moins que les Mécènes ; la nature y étoit belle, & les gens du pays étoient

la seconde à l'Italie, la troisième à la France, & la quatrième à l'Angleterre.

(1) Il n'y a rien de si gai que la Mythologie Grecque ; je connois une Nation pour laquelle elle paroît faire exprès.

singulièrement bien (1) organisés ; mais il me paroît inutile de chercher la supériorité de ces hommes , ou dans leur religion , ou dans leur gouvernement , dans les alimens qui les nourrissoient , ou dans l'air qu'ils respiroient : Horace étudia la Nation chez elle (seule maniere possible de connoître une Nation à fond) , & il me semble qu'il l'a expliqué en deux mots ;

Graius ingenium ,

. Præter laudem nullius avaris.

L'union de ces deux principes suffit pour produire les plus grands effets. Dans un pays bien différent de la Grèce , le génie , joint à la passion de la gloire , produisit

(1) Et le font encore ; ces hommes ont aujourd'hui une supériorité dans le genre dans lequel ils s'exercent , dans le commerce : leur finesse même est proverbiale , car on dit communément « il est fin comme un Grec ».

un Jules César ; & dans un autre pays ,
entièrement opposé à Rome & à Athenes ,
la même combinaison forma un Frédéric.

L E T T R E X.

I T A L I E.

Vous, étiez né Poëte, mon jeune ami,
& parce que je suis dans un pays de Poètes
vous croyez que je puis vous donner de
nouvelles lumieres sur votre art. Vous
avez raison de croire que cette Nation a
les plus fortes dispositions pour la Poésie,
car cela est vrai ; mais pour les lumieres,
il y en a peu à acquérir ici.

J'ai toujours aimé les vers, & comme
j'ai vingt ans de plus que vous, j'oserai
vous offrir quelques conseils ; & je vous
dirai ce qui me paroît le plus essentiel
pour vous faire atteindre la perfection. La

E

nature a fait son devoir vis-à-vis de vous ; vous avez de l'ame , du jugement , de l'imagination , & une oreille juste , c'est tout ce qu'elle a pu vous donner ; le reste dépend entièrement de vous-même.

Toutes les facultés de l'ame & de l'esprit dépendent absolument du corps , & si le physique est dérangé , toutes les autres fonctions sont anéanties. Comme l'amour de l'étude , & sur-tout celui des vers , s'augmente journellement dans un homme , il me paroît de la plus grande importance , de vous recommander d'abord le soin de votre santé ; & pour la conserver , d'éviter , sur toute chose , un travail forcé. Le travail de l'imagination est de tous les travaux celui qui affoiblit le plus l'homme ; il épuise les esprits , il attaque les nerfs , il dérange entièrement l'économie animale , & je suis persuadé qu'après une application

trop suivie de trois ou quatre semaines ; vous avez souvent senti l'impossibilité de faire un vers pendant plusieurs jours. L'organisation des hommes portés pour les arts , étant plus délicate que celle des autres , ils sont moins capables de résister aux épuisemens fréquens ; & si vous ne faites pas attention à ce point , les suites vous pourront être funestes ; des indigestions , des maux de tête , la perte du sommeil , des obstructions affreuses , & mille autres maux cruels qui amènent un anéantissement de talent infallible.

Dévoré par le feu du génie & palpitant pour la gloire , vous sentez le besoin d'écrire ; & chaque instant vous paroît un siècle , jusqu'à ce que

& te quoque possis

Tollere humo , victorque virum volitare per ora ,

E ij

J'admire la noble passion qui vous enflamme, & c'est parce que je m'intéresse à cette gloire que vous idolâtrez, que je vous conseille d'épargner vos forces & de vous hâter (1) lentement, persuadé que c'est-là le moyen le plus rapide, aussi bien que le plus sûr, d'obtenir ce que vous desirez.

Nil fine magno

Vita labore dedit mortalibus,

a dit un grand Poëte; &

Multa tulit fecitque puer,

a dit un autre : je suis bien de leur avis; & je veux que vous travailliez même tous les jours pendant quelque temps; *nullus dies sine linea*, disoit Apelle à ses élèves. L'esprit gagne de la force & de la facilité,

(1) Festina lentè.

& se perfectionne incroyablement par des travaux suivis , & ce mot d'Apelle me paroît renfermer un conseil profond ; juste , & de la plus grande utilité pour tout artiste quelconque. Pour vous mettre en état de le suivre , ne travaillez jamais plus de six heures par jour , & comme les Médecins conseillent à un homme de se lever de table avec appétit , afin de faire une bonne digestion , de ne pas affoiblir l'estomac , & de revenir au prochain repas avec plaisir ; je vous conseille de quitter votre travail avant que d'être fatigué , pour les mêmes raisons appliquées à l'esprit.

Vous êtes jeune & vous ne savez pas apprécier le trésor de la santé. Entraîné par le plaisir d'écrire , & par la jouissance vive qu'on sent en composant , vous vous y livrez avec enthousiasme. Je fais que

vous travaillez souvent douze, quinze, seize heures par jour : les momens même que la nature nous ordonne de consacrer au repos & au rétablissement de nos forces, vous les passez dans votre cabinet pour la perte inévitable, quoiqu'imperceptible, de votre santé & de vos talens.

En suivant ce que je vous dis, vous gagnerez même du temps ; car en composant six heures par jour, vous aurez travaillé plus d'heures à la fin d'une année, que l'homme qui écrit par intervalle douze ou quinze heures par jour, & ne peut rien faire souvent pendant plusieurs semaines après. Tout ce que vous produirez en outre sera vigoureux & mâle, au lieu que la fin des productions d'un homme qui continue jusqu'à l'épuisement, sera toujours flasque & foible.

Je me suis beaucoup appesanti sur ce point , parce qu'il me paroît le plus essentiel de tous. Je ne ferai qu'indiquer rapidement les autres idées qui me paroîtront utiles pour vous , & je laisse à votre propre jugement de les peser & de les développer. Dans les études que je vais vous recommander , vous pouvez être sûr que je n'oublierai pas les Grecs.

LETTRE XI.

ITALIE.

L'ÉTUDE de la philosophie est la première de toutes , & c'est ce que presque tous les Poètes négligent. Horace devroit être votre oracle , & Horace (le pere poétique de Pope & de Boileau) dit ;

Scribendi recte sapere est principium & fons.

E iv

Il montre bien dans chaque page de ses écrits, le profit qu'il avoit tiré de l'étude de la philosophie : & dans son Art poétique, dans chacune de ses Satires, de ses Epitres & de ses Odes, on voit l'homme qui a été,

Inter sylvas Academi quærere verum.

La justesse de l'esprit est indispensable ; le meilleur livre pour vous la donner, est l'Essai de Locke sur l'entendement humain. Rien ne me paroît plus essentiel que la précision & la clarté, & rien ne donne ces deux qualités avec autant de certitude que l'étude des mathématiques. Cette idée peut paroître paradoxale ; mais vous cherchez mes pensées, & celle-ci en est une ; même une de mes pensées favorites. Je n'ai garde de vous recommander une étude suivie & approfondie des mathématiques ;

qui trop souvent donne de la sécheresse & tue l'imagination ; mais la lecture seulement des six premiers livres des Elémens d'Euclide , qui , je le répète , me paroissent nécessaires pour donner à un jeune Poëte de la clarté , de la précision & de la méthode dans l'arrangement des idées.

Il vous faut une connoissance profonde du cœur humain ; & c'est dans l'histoire que vous devez la chercher. Le livre de la Rhétorique d'Aristote , dans lequel il traite des passions , est également précieux. Le cœur est un pays difficile à connoître, la Rochefoucauld , la Bruyere , Tacite , Machiavel & (1) Richardson , seront vos meilleurs

(1) Aucun Ecrivain n'a mieux développé le cœur humain que Shakespear ; mais je n'en recommanderai pas la lecture à un jeune Poëte , même s'il entendoit sa langue : il a trop de défauts.

guides ; mais il faut faire l'étude de l'homme.

Vous ne pouvez jamais avoir assez de connoissances ; Homere connoissoit toutes les sciences & tous les arts ; mais parmi les arts , la peinture me paroît mériter le plus votre attention. Elle est sœur de la Poésie ; & parmi d'autres avantages que vous en retirerez , elle vous fournira une multitude d'images du plus beau choix.

Rien au monde de plus essentiel que les voyages. Rien n'enrichit ni ne féconde tant l'imagination d'un Poëte ; Homere , Virgile , Horace & Pétrarque avoient beaucoup voyagé. Vous devez étudier continuellement les anciens ; non pas pour prendre leurs idées , mais pour prendre leur esprit ; non pas pour les imiter , mais pour les *émuler* : je ne fais qui a bien dit ; *moins vous les imitez , plus vous*

leur ressemblerez. Observez comme ils ont vu la nature & tâchez de la voir avec leurs yeux. L'étude de la nature est la plus essentielle de toutes , & il n'y a pas un Poëte dans mille qui y pense jamais. La nature est l'original que vous avez à copier ; Homere , Virgile & Sophocle l'ont peinte avec hardiesse & avec vérité. Peignez-là donc de vous-même , comme ils l'ont peinte , & puis vous pouvez devenir un Homere ou un Sophocle , mais Copiste des Copistes vous resterez toujours servile & froid.

Dans l'étude de la nature ce qu'il y a de plus difficile , c'est d'en faire le choix. La nature est belle & laide , sublime & basse ; choisir le grand & le beau , & rejeter le laid & le commun est une des plus grandes difficultés dans tous les arts. Si l'imitation de la nature seule faisoit la per-

fection ; les peintres Hollandois seroient supérieurs à ceux de l'Italie , & Mieris vaudroit mieux que le Guide. Un bon tableau Hollandois est la nature même , & leur fini défie le Microscope. Pourquoi donc l'Ecole Hollandoise au lieu d'être la première de l'Europe est-elle du consentement universel la dernière ? Parce que les Peintres de cette Ecole manquent de goût ; leur choix est bas & leur imitation servile. Voilà donc ce que j'ai voulu dire en vous conseillant de regarder la nature avec les yeux des Anciens. Ils ont bien choisi le noble & le beau , & quand la nature étoit défectueuse , ils prenoient des parties parfaites & les réunissoient ensemble , comme dans la Vénus de Médicis. Racine & le Guide ont vu la Nature avec les yeux des Grecs.

LETTRE XII.

ITALIE.

JE ne vous nomme pas les Auteurs Classiques dans votre langue. Ce n'est que chez eux que vous pouvez acquérir la grace & l'énergie de l'expression, un style pur & châtié, & les charmes de l'harmonie si indispensables pour tout Artiste & Amateur. Ils sont connus de tous & vous les avez déjà lus.

La lecture des Critiques célèbres n'est pas moins essentielle que celle des Poètes. Horace, Boileau & Longin sont les grands Législateurs du goût; il m'est inutile de vous parler des deux premiers, mais je ne saurois vous recommander assez le troisième: il est presque inconnu aux jeunes Poètes; je n'en

connois pas un qui l'ait lu deux fois , & c'est un Auteur (comme tout Ecrivain profond qui a beaucoup d'idées) dont on ne sentira pas tout le prix même à la dixieme lecture. De jeunes Lecteurs en général ne sentent guere que l'expression ; ils cherchent rarement des idées & savent peu les apprécier. Mais Boileau qui voyoit un peu plus loin , jugea Longin digne d'être traduit & commenté par lui ; je ne ferai donc aucun éloge de Longin ; si les hommages de Boileau & l'admiration de près de vingt siecles ne vous suffisent pas , ce que je pourrois en dire , devroit avoir peu de poids. Il est l'Homere des Critiques ; il joignit à un esprit vaste une imagination sublime & une ame des plus nobles & des plus élevées.

Vous voulez avoir les hommages de votre siecle & de la postérité ; vous com-

commencez par calculer les moyens d'obtenir
 d'abord ceux de votre siècle ; & en répé-
 tant vos vers dans votre cabinet , vous vous
 dites : tel morceau fera un effet dans telle
 société & sur tel individu. Petite maniere
 de voir & moyen sûr de frustrer vos vues.
 Quand vous composez , osez oublier votre
 siècle. N'ayez jamais pour Auditeurs qu'Ho-
 race , Boileau & Longin , & si votre ima-
 gination a besoin de secours , mettez leurs
 bustes vis-à-vis de votre Secrétaire ; deman-
 dez leurs jugemens sur chaque morceau que
 vous écrivez & sur chaque mot que vous
 jettez , & ils ne vous tromperont jamais.
 Mais sur-tout songez à l'avenir. La vie est
 courte & incertaine. Peut-être le lende-
 main de l'impression de votre premier Ou-
 vrage vous n'existerez plus. La mort est
 sûre ; mais si votre livre est bon , il vivra
 à jamais. Ne pensez donc qu'à l'avenir ;

& fuyez les hommes vils qui vous disent le contraire. Cette idée élèvera vos pensées & vous apprendra à apprécier tout à sa propre valeur ; vous maîtriserez alors votre siècle , vous en recevrez l'encens que vous souhaitez , vous commanderez l'admiration de ceux qui courent la même carrière que vous ; vous les forcerez d'étouffer la jalousie qui les consume ; & vous volerez de siècle en siècle avec Homere , Shakespear , Virgile & Corneille à une glorieuse & certaine immortalité.

Pour donner à cette immortalité un double éclat ; & pour qu'elle fasse l'éloge de votre ame aussi bien que de votre génie , quelque soit le genre que vous adoptiez , soutenez avec vigueur la pure morale ; & soyez sûr que quoique des livres puissent jouir du fanatisme d'un instant , l'ouvrage seul dont la saine morale fera la base , aura
une

une réputation qui ira en augmentant de siècle en siècle ; au lieu que celle d'un ouvrage fait sur des principes faux diminuera de jour en jour. Quel génie sublime que celui de Jean-Jacques ! Quel esprit étonnant que celui de Voltaire ! Mais l'immortalité de l'Auteur de la Nouvelle Héloïse vaudra-t-elle jamais celle de l'Auteur de Clarice ? Et quel est l'homme qui , s'il devoit mourir demain & qu'on lui donnât à choisir , n'aimeroit pas mieux se présenter devant la postérité , avec le seul Télémaque dans sa main , qu'avec les quarante volumes de M. de Voltaire ?



LETTRE XIII.

ITALIE.

Les plus grands Poëtes ont eu des défauts ;
pour vous apprendre à apprécier le mérite
de tous ceux que vous lisez , je ne connois
pas de principes aussi sûrs que ceux-ci :

De Boileau ;

Tout doit tendre au bon sens . . .

... Rien n'est beau que le vrai , le vrai seul est
aimable.

D'Horace.

Ingenium cui sit , cui mens diviniore , atque os

Magna sonaturum , *des nominis hujus honorem*...

... Non satis est pulchra esse Poëmata , dulcia sunt

Et quocumque volunt animum auditoris agunto...

... Aut prodesse volunt aut delectare Poëtæ ,

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci .

De Longin ;

« La première source du sublime est une certaine élévation d'esprit, qui nous fait penser heureusement les choses ».

« La seconde consiste dans le pathétique; j'entends par pathétique cet enthousiasme, cette véhémence naturelle qui touche & qui émeut ».

« Les trois autres sources du sublime sont les figures tournées d'une certaine manière; la noblesse de l'expression; & la composition & l'arrangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité ».

Prenez cette description du sublime encore de Longin :

« (1) Tout ce qui est véritablement su;

(1) Le Grand Condé entendant lire cet endroit, voilà le sublime, s'écria-t-il; voilà son véritable caractère. Cette note est de Boileau; & si j'ose y ajouter une conjec-

blime a cela de propre quand on l'écoute ,
qu'il élève l'ame & lui fait concevoir une
plus haute opinion d'elle-même , la rem-
plissant de joie & de je ne fais quel noble
orgueil , comme si c'étoit elle qui eût pro-
duit les choses qu'elle vient simplement
d'entendre ».

Et puis cette définition du sublime de
Boileau ;

» Le sublime est une certaine force de dis-
cours propre à élever & à ravir l'ame , & qui
provient ou de la grandeur de la pensée & de
la noblesse du sentiment , ou de la magnifi-
cence des paroles , ou du tour harmonieux
vif & animé de l'expression ; c'est-à-dire ,
d'une de ces choses regardée séparément ,

tute , je dirois que ce Prince a fait cette exclamation en se
souvenant des impressions que lui avoient faites les Pièces
de Corneille.

ou ce qui fait le parfait sublime de ces trois choses jointes ensemble ».

Examinez ensuite si votre Poëte est

Natura sublimis & acer;

Si très-fréquemment

Feliciter audet.

Si un

Acer spiritus ac vis

Et verbis & rebus inest.

Si vous jugez plusieurs Poëtes d'après ces principes, votre jugement fera différent de celui de quelques Critiques modernes, & peut-être n'en sera-t-il pas plus mauvais.

La langue des Poëtes Anglois est trop peu connue pour qu'il soit utile de vous parler d'eux. Dans la Poësie Latine & Italienne il y a des beautés originales; mais soyez sûr que le fond du mérite de la plupart de

leurs compositions a été puisé chez les Grecs.

Adieu, mon jeune ami, examinez vos forces, & choisissez un sujet proportionné à ces forces & analogue à votre génie : il ne vous reste après que deux études ; celle de la nature & celle des bons modeles. La premiere seule peut vous donner de l'originalité ; la seconde seule peut perfectionner votre goût : le livre de la nature vous est ouvert par-tout ; & pour les bons modeles ;

Exemplaria Græca
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.



LETTRE XIV.

I T A L I E.

A MONSIEUR LE COMTE DE BRISTOL,

&c. &c. &c.

... Pourquoi borner nos goûts ?

L'Homme sensé doit les réunir tous.

(*Philosophe de Sans-Souci*).

JE n'ai vu que vous dans ma vie , Milord ,
à qui ce dernier vers put s'adresser. Le
nombre des hommes qui ont du goût dans
le monde est incroyablement petit. Il est
inconcevable combien peu de goûts ont
ceux-même qui passent pour en avoir le
plus. Monsieur un tel , dit-on , a le goût par-
fait en Poésie : vous trouverez en lui parlant

un quart d'heure , qu'il a le goût bon en Tragédies & en Poésies fugitives. Parlez-lui de la Poésie épique ou lyrique , il n'en fait absolument rien. Cet homme cependant fera Poète & fera de très-beaux & de fort jolis vers. Un autre aura le tact sûr en éloquence , & ne se connoitra en aucun genre de Poésie.

Il en est de même des Peintres : Personne ne se connoît moins en tableaux d'histoire qu'un Peintre de payfages , ni en payfages qu'un Peintre de portraits ; & en général j'ai remarqué que les hommes qui ont le goût le moins sûr & le plus borné sont les Artistes : attachés uniquement à un genre , ils n'apprécient que celui-là , & n'estimant dans ce genre que leurs propres ouvrages , ils jugent tous leurs concurrens avec jalousie & avec aigreur.

Les personnes auxquelles j'ai trouvé le

plus de goût étoient des hommes du monde bien nés & bien élevés , qui avoient l'ame sensible , l'esprit juste & l'envie de s'instruire. Dans cette classe , Milord , vous me paroissez tenir le premier rang. Je vous ai écouté avec plaisir parler sur la Poésie , la Peinture , la Sculpture , la Politique , l'Eloquence & l'Histoire Naturelle avec une profondeur & avec une délicatesse qui annonçoient l'Artiste ; mais avec une noblesse & avec une impartialité qui prouvoient que vous ne l'étiez pas.

Qu'aucune ame basse ne croie que je vous flatte , vos talens sont reconnus , & s'il y a un mot dans ce que je viens de dire qui ne soit littéralement vrai , le monde aussi bien que vous-même en distinguera la fausseté ; au lieu d'un compliment c'est une épigramme que je vous fais , & ce n'est pas mon intention de faire votre satire.

Mecene possédoit deux langues & vous en possédez cinq ; c'est donc devant vous & devant ceux qui savent apprécier avec autant de certitude que vous le beau , le grand & le sublime , que j'ose louer une Nation qui paroît tomber en discredit dans ce siècle , quoiqu'elle compte parmi ses Admirateurs un Horace & un Virgile , un Racine , un Boileau & un Fénelon.

Que Dieu me préserve de copier les ridicules blasphêmes procréés par l'ignorance & l'imbécillité , dont on nous accable à chaque instant. Homere , nous dit-on , n'a pour lui que son antiquité , & la lecture de l'Iliade nous ennuie à la mort. Faites une question à ces Critiques , ils prouvent , par leur première réponse , qu'il leur est impossible de les juger , car ils avouent tous qu'ils ignorent sa langue : juger l'Iliade sur

une traduction, ou l'Apollon sur une estampe — Parlez pour eux, hommes qui avez médité des journées entières dans le Cortile du Belvedere, & qui avez (1) relu, comme Horace, l'Ecrivain de la guerre de Troye, dans sa propre langue.

Mais qui sont-ils ceux qui condamnent Homere ? Des hommes qui ne se transportent ni dans son siecle ni dans son pays, & qui ne considerent pas sa Religion; des hommes (2) pétrifiés d'esprit, mais qui n'ont ni sensibilité ni imagination; & qui ignorent que ce Poëte étoit chanté par tous les rangs d'une Nation, qui avoit l'esprit plus fin, l'imagination plus belle, &

(1) Trojani belli scriptorem, maxime Lolli,

Dum tu declamas Romæ, Præneste relegi.

(2) Ce mot rend bien mon idée, des hommes devenus durs & froids à force d'esprit.

& le sentiment plus délicat qu'aucune Nation qui ait jamais existé. Homere est le Prince des Poètes & de la Poésie. Son Iliade est un diamant qui a mille faces, dont chacune est également brillante & solide: c'est une mine de richesses inépuisable, & Virgile & le Tasse ne sont que d'heureux deprédateurs. Là se trouvent les sources de toutes les beautés & de toutes les graces; là se trouvent le majestueux, le pathétique, le terrible & le sublime. Homere est le soleil; Virgile brille d'une douce (j'ai presque dit pâle) lumière qu'il emprunte de lui. Homere est un modele d'éloquence; l'on fait combien Cicéron l'étudia. Homere a créé des Peintres & des Sculpteurs, & un des plus beaux ornemens du Vatican, le Jupiter de Phidias est de son invention. Mais pourquoi faire l'éloge d'Homere? Horace l'a

fait, Boileau l'a fait, l'Enéide & la Jérusalem délivrée le font depuis le commencement jusqu'à la fin.

Ces critiques le condamnent, parce que, disent-ils, il manque de raison & de sens; & il leur paroît manquer de sens & de raison, parce qu'ils ignorent que les allégories Grecques (qu'ils appellent des chimères & du merveilleux) étoient toutes fondées sur la raison & la vérité; qu'elles contenoient toujours la plus sublime morale, & que cela a fait dire à Horace, qu'Homère étoit plus grand (1) philosophe, que plusieurs autres qui faisoient profession de philosophie.

Si l'admiration de Virgile pour ce pere

(1) Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile;
quid non,

Plenius ac melius Chrysippo & Crautore dicir.

de la poésie, prouvée par une imitation
continuelle, ne leur fait aucun effet ; si le
jugement d'Horace ne leur en fait aucun.

Non si priores Maonius tenet

Sedes Homerus ;

S'ils méprisent le suffrage du Dante ;

Quegli è Omero Poeta sovrano

. . . . Signor dell' altissimo Canto ,

Che sovra gli altri, come Aquila, vola.

S'ils sont insensibles à l'enthousiasme de
Longin pour lui ;

« Il n'y a que ceux qui ont de hautes
& de solides pensées qui puissent faire des
discours élevés, & c'est en cette partie
qu'a principalement excellé Homère, dont
les pensées sont toutes sublimes, comme
on le peut voir dans la Description de la
Déesse Discorde, qui a, dit-il, la tête dans
les cieux & les pieds sur la terre ; car on

peut dire que cette grandeur qu'il lui donne, est moins la mesure de la Discorde que de la capacité & de l'élévation de l'esprit d'Homere ».

... « A Homere, c'est-à-dire, à celui qui avoit déjà reçu les applaudissemens de tout le monde ».

Et dans un autre endroit, parlant du nombre d'Hommes qui étoient des imitateurs d'Homere, il dit :

« Platon néanmoins est celui qui l'a le plus imité, car il a puisé dans ce Poëte, comme dans une vive source, dont il a détourné un nombre infini de ruisseaux ».

(*Traité du Sublime.*)

Si l'autorité de Boileau est encore sans poids ;

On diroit que pour plaire instruit par la Nature,
Homere ait à Venus dérobé sa Ceinture ;

Son livre est d'agrémens un fertile trésor ,

Tout ce qu'il a touché se convertit en or.

Si, dis-je, les témoignages de Philosophes, de Poètes & de Critiques, tels que Platon, Pope, Boileau, Horace, Longin, le Dante & Virgile, ne les persuadent pas, il ne nous reste qu'à pleurer, avec Hé-
raclite, sur la foiblesse des hommes ; ou à rire avec le Philosophe d'Abdere, de leur sot & ridicule orgueil.

Je ne m'attends à rien moins, qu'à faire des Profélytes ; mais persuadé que les Grecs sont la seule source pure pour former la jeunesse, je voudrois faire taire ces ignorans Détracteurs, qui sont capables d'en imposer aux esprits jeunes & dociles, & par conséquent de nuire essentiellement au progrès des arts.

Les Italiens n'ont rien qui leur appar-
tienne

tiennent proprement, excepté la musique & le coloris dans la peinture. Pour toutes les autres parties de cet art, la composition, le dessein, l'art de grouper, les attitudes, les mouvemens, les expressions, les contrastes, les draperies, les caractères & la grâce, Raphaël les a toutes puisées dans les statues & dans les bas-reliefs anciens.

Que la jeunesse ne s'imagine pas que je veuille l'égarer, ou que je ne lui offre ici que de la déclamation. Je la prie seulement de consulter les hommes sensés qui ont vu les ouvrages Grecs, & qui ont lu leurs Auteurs dans leur propre langue; & puis, si l'on peut me citer une Tragédie supérieure à l'Edipe de Sophocle; un Poème dans aucun genre égal à l'I-

(1) Il n'y a pas un mot d'écarter.

liade ; un Orateur pareil à (1) Démof-
 thene ; une divinité en marbre qui vaille
 l'Apollon de Belvedere ; le sublime dans
 la sculpture atteint comme il l'est dans le
 Laocoon ; des expressions si vraies & si
 animées que celles du Gladiateur combat-
 tant & du Gladiateur mourant ; (2) des dra-
 peries aussi fines & aussi légères que celles
 de la Flore ; une élégance & une symmé-
 trie égale à celle de l'Antinous , ou une

(1) Au jugement même d'un Romain les Grecs étoient
 les plus grands Orateurs ; » Sed mihi multa legenti , multa
 audienti constabat , *fecunda Græcos* , gloria belli Gallos
 ante Romanos fuisse »

Saluste. Bell. Cat.

Virgile pensa de même ;

Orabunt causas melius.

(2) Qui ne s'y colle point , mais en suivit la grace ,
 Et sans la serrer trop , la caresse & l'embrasse.

Molière gloire du dôme du Val-de-Grace.

Beauté aussi parfaite que la Vénus de Médicis ; si , dis-je , on peut me montrer un de ces ouvrages *égalé* , je sacrifie les Grecs & je recommande à leur place les Gots & les Hollandois.

S'il y a de la justesse dans ces idées , Milord , je la dois à vous ; & je suis fier d'avouer qu'un si *subtilis veterum judex* , & un si *elegans formarum æstimator* m'ait jugé digne qu'il me communiquât ses lumières.



LETTRE XV.

ITALIE.

LE *Lago maggiore* au pied des Alpes , dans le Milanois , a deux Isles qui se nomment l'*Ifola bella* & l'*Ifola Madre* : la première est petite & jolie , l'autre est grande & irrégulière. Situées dans le milieu d'une petite mer & entourées de montagnes fort hautes , elles ont à peu près les mêmes avantages des vues de dehors. Quant à l'intérieur c'est différent. L'*Ifola bella* , qui appartient au Prince Borromée , a un superbe Palais à quatre façades , dont chacune commande des perspectives différentes , mais toutes intéressantes & toutes belles. Une terrasse hardie au bout du jardin qui domine sur le lac & qui est remplie d'orangers , d'arbrisseaux & de statues , est

un des plus beaux ornemens de cette charmante isle. Mais ce qui m'a flatté le plus, ce sont les grottes qui sont pavées de mosaïque & qui touchent le lac. Elles sont un séjour (diroit un Poëte) digne de Neptune, quand fatigué du tumulte de la mer, il cherche un asyle paisible & frais contre les ardeurs d'un brûlant été. Le lac est peuplé de jeunes payfans & de filles qui prennent des poissons : ces grottes leur offrent une douce retraite après leurs travaux, & les invitent à venir soulager leurs cœurs & entremêler leurs soupirs dans ses secrets & mystérieux labyrinthes.

L'*Ifola Madre* est plus champêtre. En me promenant dans un de ses bois, des sons Italiens frapperent mon oreille ; je m'approche, & à travers d'une haie je vois un groupe de jeunes filles qui chantoient en chœur, en travaillant dans une

prairie. Jamais je n'ai entendu un plus doux concert. Une joie réelle animoit leur chant ; c'étoit leurs cœurs qui chantoient , & le mien battoit à l'unisson. O Plaisirs de la nature purs & simples que vous anéantissez les imitations de l'art ! que tous ses efforts comparés avec vous paroissent languissans & fades ! Entends-je , me dis-je à moi-même , les voix des Enchanteresses , & les Nymphes d'Armide sont-elles réalisées ? mais perdons les idées d'Armide & de l'enchantement , & écrivons-nous plutôt avec le simple , le vrai Virgile ;

(1) O fortunatos nimium sua si bona norint
Agricolas !

Et ne nous trompons pas ici ; ne croyons pas que Virgile a voulu parler des Payfans

(1) Trop heureux Payfans s'ils connoissoient leur bonheur !

en général ; il ne parle que des Payfans de l'Italie , & ce sens dans ce moment se grava dans mon ame. Franchissons les limites de cet heureux climat ; la différence est sentie de l'autre côté des Alpes : mais portons nos regards un peu plus loin & contemplons les Laboureurs des régions du nord :

(1) Infortunatos nimium sua si mala norint

Ces misérables Payfans ! D'épais brouillards , un soleil obscurci & une terre ingrate sont leur apanage affreux : ignorant toutes les jouissances des pays heureux , ils végètent à peine & n'ont pour soulagement de leur malheureux sort , que la triste consolation d'une parfaite insensibilité.

Me blâmez-vous , mon cher ami , de ce que je quitte trop souvent mon sujet ?

(1) Trop infortunés s'ils connoissoient leurs maux.

J'écris sans art & je vous présente un mélange de mouvemens & d'idées dans le même désordre qu'ils se sont offerts à moi. Pour revenir donc aux Isles, elles sont toutes deux de la plus belle nature; mais l'une est parée & l'autre est sauvage. Elles se relevent mutuellement & conspirent ensemble pour orner ce superbe bassin. Un François ce me semble, préféreroit la *belle Isle*; je crois qu'un Anglois décideroit en faveur de l'Isle Agreste (1).

(1) Lecteur, lequel aimez-vous mieux : le Jardin du Luxembourg, ou celui des Tuilleries ?



LETTRE XVI.

G E N E V E.

L'ON m'a dit ici que toutes les filles étoient chastes, & je l'ai cru ; car je suis né extrêmement crédule. Voici des raisons qui pourroient faire croire le contraire à un voyageur moins simple que moi. Il n'y a aucun spectacle, aucun amusement public à Geneve, & la lecture est la seule ressource qu'on ait contre l'ennui. En conséquence plusieurs Libraires louent des livres par mois à très-grand marché. La premiere connoissance que je fis dans cette Ville fut, selon ma coutume, celle d'un Libraire : pendant une demi-heure que je m'entretins avec lui, le lendemain de mon arrivée ici, entrèrent trois filles, l'une après l'autre, pour louer la nouvelle Héloïse. Quelle est, dis-

je au Libraire , la lecture générale du pays ? Les jeunes personnes , dit-il , aiment les livres à beaux sentiments ; les femmes un peu mûres préfèrent ceux où il y a du léger & du brillant. Il me parut avoir développé sa nation par ce trait. Les filles toutes passionnées pour Rousseau ; les femmes toutes admiratrices de Voltaire. Oui , me dis-je , la marche en est simple ; elles commencent par imiter l'Héloïse , & quand leurs S. Preux les abandonnent , ou que le Diable commence à leur faire peur , elles s'égaient & se fortifient par la lecture de Voltaire. — Eh bien , point du tout. — Je me trompois comme un sot. Les filles sont toutes vertueuses ; jamais une n'a été soupçonnée : & ce qui rend ce miracle plus étonnant , c'est qu'elles ont la permission de sortir toutes seules le matin , & qu'elles en profitent tous les jours.

Le Gènevois croit qu'il ressemble un peu à l'ancien Romain, comme un petit Prince Allemand se croit quelque chose de semblable à Louis XIV.

Le Marchand de ce pays est de tous les hommes celui qui m'a le plus trompé ; & il trompe avec une insolence égale à sa bassesse.

J'ai vu peu de personnes de la première classe, mais celles que j'ai vues, m'ont paru aimables, instruites & honnêtes. Les hommes en général visent au bel esprit, & les femmes à l'esprit fort.



LETTRE XVII.

L A U S A N N E.

TOUT le monde a rarement raison , mais tout le monde a raison en disant que les Suisses sont de bonnes gens. Leur pays n'est certainement le séjour ni du génie ni du goût , mais nulle part vous ne verrez plus d'hommes sensés , ni plus de fronts sereins.

Mille Auteurs ont écrit sur le Gouvernement & sur les beautés naturelles de ce pays , & pour cette raison je n'en dirai rien.

Vous ne vous êtes pas trompé ; Monsieur , en jugeant les beautés de la Suisse , mais vous vous êtes trompé en jugeant une beauté de l'Angleterre. Les traits Grecs , le teint Anglois , le gosier Italien ; rien , vous dites , n'est au-dessus de cela. Je vous demande pardon ;

son esprit est au-dessus de sa beauté, & sa douceur est au-dessus de son esprit. Mais il auroit fallu voir Miledi Louisa Hervey plus long-temps que vous ne l'avez vue pour connoître les qualités qu'elle possède. La beauté de sa personne & les graces de son chant ont dû vous charmer ; mais si vous l'aviez connue davantage, vous n'accorderiez que la seconde place à ses agrémens & à ses attraits.

Sa timidité naturelle lui donne d'abord un air de réserve & l'empêche de montrer ce qu'elle vaut. Ce n'est qu'après une connoissance d'un certain temps, quand elle osera se développer que vous découvrirez une générosité & une délicatesse de sentimens, auxquelles vous reconnoîtrez son Pere & sa Mere, & une justesse d'observation & de raisonnement que je n'ai vue à cet âge que chez elle seule.

P. S. Elle a ravi tout le monde ici hier
au soir à un Concert en chantant ce
charmant air d'Aprile ,

Pur nel sonno almen talora , &c.

LETTRE XVIII.

STRASBOURG.

Si j'eusse cherché à faire un gros livre ,
j'aurois pu le faire sans beaucoup de peine.
On a fait un livre plus gros que celui-ci
sur la Cathédrale de cette Ville.

L'idée qui m'a intéressé le plus , a été la
comparaïson de l'état *actuel* de la sculpture
en France & dans l'Italie : je ne risque
rien en disant que l'Italie n'a pas produit
depuis cinquante ans un morceau *aussi*

beau que le (1) mausolée du Maréchal de Saxe.

LETTRE XIX.

B E R L I N.

LES pays Prussiens ne contenoient pour moi qu'un objet, c'étoit le Roi: toutes mes observations, toutes mes recherches tendoient uniquement à ce point; & dans mon second voyage je n'ai fait aucune nouvelle découverte sur ce sujet. On m'a confirmé seulement dans mes premières idées. Sa Majesté continuoit d'estimer la Reine & d'en être estimé; d'aimer ses frères, ses sœurs, la justice & l'humanité; de chercher la gloire en protégeant les

(11) L'on fait que ce superbe monument est de M. Pigalle

foibles ; de cultiver les lettres & de distinguer ceux qui les aimoient ; d'être adoré de ses fujets , redouté des Puissances les plus formidables , & de se rendre digne de l'admiration de son siècle & de la postérité.

La paix de Teschen seule où il se montra le Protecteur désintéressé — mais je m'arrête : la première fois que j'avois passé par son Royaume , il ne m'avoit pas parlé ; je n'avois pas même le foible intérêt d'un Amour propre d'Auteur flatté pour louer ce Roi : la pureté de mon éloge alors ne pouvoit être suspecte. Dans mon second voyage Sa Majesté m'a reçu avec bonté , & m'a dit des choses trop flatteuses pour que j'ose les répéter : pour ces raisons je n'en parlerai plus , & je finirai ma lettre par un trait que j'ai trouvé chez un paysan Saxon. Je lui dis , » Eh bien , mon
» ami ,

» ami, n'aimez-vous pas le Roi de Prusse
 » aujourd'hui, autant que vous le haïssez
 » dans la dernière guerre ? — Je ne l'ai
 » jamais haï, me répondit-il ; les payfans
 » n'avoient aucun sujet de le haïr. Il a
 » commandé à ses troupes de diriger toutes
 » leurs attaques contre les grands & de faire
 » le moindre mal possible aux pauvres (1) ».

(1) J'ai dit dans la première lettre de mon autre Recueil, en parlant du Roi de Prusse, « Avec ses sujets c'est le Souverain le plus juste ». Voyez comme il parle dans son Jugement sur l'affaire du Meunier Arnold.

» Cette Sentence est de la plus haute injustice ; elle est
 » absolument & entièrement contraire aux intentions pa-
 » ternelles de Sa Majesté, qui veut qu'il soit fait bonne
 » & prompte justice à chacun, soit noble ou roturier,
 » riche ou pauvre, sans distinction de personne ou de rang.
 » C'est pourquoi Sa Majesté en destituant les Juges fait
 » un grand exemple, à l'occasion de la Sentence injuste
 » rendue contre le Meunier Arnold, afin que tous les
 » Collèges de Justice dans ses Provinces, ne commettent
 » plus de semblables injustices ; car ils doivent savoir que
 » le dernier des payfans, & un mendiant même, sont des
 » hommes ainsi que Sa Majesté ».

LETTRE XX.

BERLIN.

LE Comte de Peltzer, Officier dans le Service Prussien, étoit fils unique d'une veuve de soixante ans. Il étoit bienfait, brave à l'excès, & éperduement amoureux de Mademoiselle de Benskow. Elle étoit dans sa dix-huitième année, douce, belle & née avec une sensibilité extrême : son amant dans l'âge vainqueur de vingt-un ans, étoit aimé autant qu'il aimoit, & le jour étoit nommé pour les rendre heureux ; c'étoit le 20 Juin 1778.

Les troupes Prussiennes sont toujours prêtes à entrer en campagne ; & le 17 de Juin, à dix heures du soir, le Régiment du Comte reçut ordre de partir à minuit pour la Silésie. Il étoit à Berlin & sa mai-

treffe à un Château à quatre lieues de la Ville. Il partit donc sans la voir , & il lui écrivit du premier endroit où l'on s'arrêta , qu'il lui étoit impossible de vivre sans elle ; qu'il la prioit de le suivre incessamment , & que le mariage se feroit dans la Silésie. Il écrivit en même-tems au frere de la Demoiselle , qui étoit son ami intime , de plaider sa cause auprès de ses parens. Elle part donc accompagnée de ce frere & de la mere de son amant. Jamais le sable de la Prusse n'a paru si pesant qu'à cette charmante fille ; mais enfin le voyage finit , & elle arrive à la Ville de Herstadt ; c'étoit le matin , & jamais , m'a dit son frere , mes yeux n'ont vu de femme plus jolie que ma sœur : l'exercice du voyage avoit ajouté à son éclat , & ses yeux peignoient ce qui se passoit dans son cœur. Mais, ô perspectives humaines que vous êtes trompeuses !

que le moment de la félicité touche souvent au moment du malheur ! La voiture est arrêtée dans la rue pour laisser passer des soldats qui , s'avancant à pas lents , portoient dans leurs bras un Officier blessé ; le tendre cœur de la jeune personne fut touché du spectacle ; elle ne soupçonnoit guère que ce fût son amant.

Des fourageurs Autrichiens étoient venus près de cette Ville , & le jeune Comte étoit sorti pour les repousser. Brûlant de se distinguer ; il s'élançe avec ardeur devant sa troupe , & tombe victime de sa malheureuse impétuosité.

Vous peindre la situation de cette fille infortunée , seroit insulter à votre cœur & à votre imagination. Son amant est placé dans son lit , sa mère est à ses pieds & la maîtresse lui tient la main. « O Charlotte , » s'écrie-t-il , en ouvrant un œil mourant ,

Il vouloit parler ; mais sa voix est rompue ;
 & il fond en larmes ; son accent avoit percé
 l'ame de sa maîtresse ; elle perdit la raison ;
 & , « Non je ne te survivrai pas » , dit-elle ,
 en saisissant une épée. On la désarme , & il
 fait signe de la main qu'on l'approche de
 lui. Elle vient , il lui serre le bras , &
 après deux pénibles efforts pour parler , il
 dit , avec un sanglot « Vis , ma Charlotte ,
 pour consoler ma mère » ; & il expire.

P. S. J'ai trouvé cette histoire si tou-
 chante qu'elle m'a paru mériter une place
 dans mon Recueil , & je crois que tout
 Lecteur sensible m'en fera gré. J'avois ou-
 blié de vous dire que dans la troupe qui
 fit cette sortie , il n'y eut que deux hommes
 de blessés & lui seul de tué. Quand je passai
 par Berlin , en Juillet 1779 , l'infortunée
 Demoiselle n'avoit pas recouvré la raison.

LETTRE XXI.

ALLEMAGNE.

PARBLEU, mon ami, vous ne m'épargnez pas ; cependant continuez de m'écrire & de me faire des questions : vos lettres me font plaisir ; car elles me donnent à penser. Vous me demandez quelle est l'idée que je me suis formée de l'Impératrice-Reine ? Qu'elle est le foyer de toutes les vertus & de toutes les grandes qualités. Mais peut-être verra-t-elle ces lettres ; cette pensée m'arrête ; je crains que sa modestie ne soit blessée de son Panégyrique ; & je vous dirai à mon retour, sur cette grande Princesse, tout ce que je renferme actuellement dans un respectueux silence.

Si l'Empereur & le Prince Royal de Prusse sont de grands hommes ? La ques-

tion est forte, & au-delà de ma portée. Les Princes sont comme les serins : les Oiseleurs louent leur beauté, assurent qu'ils chanteront bien; & l'on ne sait si les Oiseleurs ont dit la vérité, ou non, que quand les serins chantent, ou meurent. L'homme privé, le cosmopolite, le savant, le Philosophe, l'artisan, le bel esprit, chacun juge les Princes à sa façon : l'Histoire donne la sanction au jugement, lorsque les Juges sont poutis avec les Héros.

Vous voulez savoir tout ce que je pense sur le Corps diplomatique, sur les Courtisans, les Chambellans, les Dames d'honneur, le Prince Kaunitz & l'art de plaire. Tout ce que je pense feroit une longue lettre; je vous donnerai la quintessence de mes idées sur ces sujets en peu de mots.

Le Courtisan porte sur lui deux boîtes;

l'une remplie d'encens, l'autre de poison ;
il lit toujours dans les yeux de son maître ;
& il ouvre l'une ou l'autre de ces boëtes ;
en raison de la sentence qu'il a lu dans ce
livre.

Une Dame de Cour est un Courtisan
femelle. L'Etat la paie pour s'ennuyer mor-
tellement en riant dans la société d'une
Princesse, qui souvent n'est venue au
monde que parce que la Providence a
des raisons impénétrables. A raison de la
foiblesse du sexe ce Courtisan femelle porte
une boëte de bonbons & une boëte d'épin-
gles, & elle vous donne des pastilles, ou
vous pique, d'après le regard plus ou
moins favorable ou rechigné de la Per-
sonne dont elle est l'inséparable, & dont
elle supporte l'ennui pour des écus.

La Cour envoie des Ambassadeurs de
trois especes ; les uns pour négocier les

affaires d'Etat, pour protéger leur Nation, pour l'avertir des dangers qui la menacent. Elle choisit ces hommes parmi ceux qui savent ce que c'est qu'un homme, ce qu'est une société qui forme une Nation, & quelle est la force que cette Nation peut redouter. Ce sont des philosophes, des calculateurs attentifs, des génies qui percent à travers le masque qui trompe l'homme, & qui escamotent au Courtisan la boîte qu'il veut mettre hors de jeu.

La seconde espèce d'Ambassadeurs est choisie dans le nombre des Grands d'un pays dont on veut se défaire, ou dont on veut contenter la vanité. Ces gens donnent bien à dîner, ne voient pas le Secrétaire derrière eux qui fait les affaires, & croient avoir fait une belle opération, lorsqu'ils ont acheté à un Commis pour cent mille écus une pièce fautive ou inutile.

Ce sont des gens qui envoient un Courrier extraordinaire quand ils ont passé par une porte avant l'Ambassadeur du Roi leur voisin : & lorsque le feu politique couve sous la cendre, que leur Nation est réellement en danger, que le Secrétaire les avertit, leur première idée est de renvoyer leurs équipages.

La troisième classe sont des Résidens & des Envoyés qui savent par cœur le Droit public, la Paix de Westphalie, & la bulle d'or. Il leur faut une prodigieuse érudition en misères. Comme ces hommes savent beaucoup à raison de la quantité, ils regardent les autres qui savent plus à raison de la qualité des connoissances, comme des ignorans. Cela leur donne une contenance, une manière de s'énoncer, une activité pesante & lourde qui les rend insupportables.

tables dans la société , mais très-utiles à la charrue à laquelle ils sont attelés. Je vous conseille de converser avec les premiers , de manger avec les seconds & de fuir les derniers.

Si après avoir eu un entretien avec le Roi de Prusse , le Comte de Bristol , ou M. de Buffon sur les monstres marins , les volcans & l'homme , l'on me demandoit comment sont conformées les puces ? Je répondrois ; *de minimis non curat Prætor* : & je vous fais la même réponse à votre question sur les Chambellans. Je vous ai parlé des Rois & des Ambassadeurs ; mais après cela (i) d'un Chambellan

(1) Voici un mot du Roi de Prusse ; en passant par la grande salle à Sans-Souci avec un de ses Généraux ; Général , dit-il , vous dinerez en deux jours ici avec trois cens Chambellans. Sire , je ne croyois pas que vous en eussiez

peser la triste & aulique nullité ; ce seroit
 parler , après le récit d'une curieuse mé-
 magerie , d'un roquet de Bassetour.
 Quant au Prince Kaunitz c'est différent ;
 la nature a été prodigue envers lui. Son
 génie est vaste , sa judiciaire saine , & une
 excellente mémoire qui lui a fait retenu
 tout ce qu'il a vu , lu & entendu , a sup-
 plé aux pénibles études qu'un savant est
 forcé de faire avant de saisir , retenir &
 classer beaucoup de choses dans sa tête.
 Outre cela il a toujours le bonheur d'être
 de sang froid , & l'on peut dire que notre
 siècle n'a pas produit un plus grand po-
 litique que lui , ni la Nature un homme
 plus propre pour la place qu'il occupe.

autant. — Je ne parle pas de ces especes qui portent la
 clef d'or ; mais de mes braves Chambellans qui m'ouvi-
 rent les portes de la Silésie.

Chaque individu a ses défauts dans la même proportion que ses bonnes qualités, & le hasard a voulu que ceux du Prince Kaunitz n'influassent point sur le genre d'affaires que son grand esprit politique manie avec une facilité étonnante. Mais son grand sang froid qui l'a si bien servi en Autriche, à la tête d'un Etat puissant & formé, d'une Monarchie absolue, & d'un pays qui a de grands intérêts, sans avoir jamais de grandes révolutions, l'auroit retenu dans la plus grande médiocrité dans une République, & surtout dans un pays à révolutions, où les génies chauds, ardens, prompts comme la foudre & fermes comme le roc, ont le privilege exclusif de faire de grandes choses. Si le Prince Kaunitz étoit devenu Horloger, il auroit fait les meilleures montres possibles ; s'il étoit devenu marin dans

le quinzieme siecle, il n'auroit jamais decouvert l'Amérique. Grand homme, mais non pas universel, il a dû naître en Autriche & gouverner précisément ce pays, pour atteindre le sublime comme il l'a fait. Cicéron, Jules Cesar & Jean-Jacques auroient été de grands hommes dans tous les siecles, depuis Paris jusqu'à Peking.

Plaire, est un talent difficile pour un homme qui n'est pas médiocre : il est inné aux gens qui ne blessent pas l'amour-propre des petits, & qui servent de relief à un homme supérieur. L'on apprend cependant cet art si difficile ; laisser croire aux hommes qui n'ont pas plus de talens dans le fond que nous, qu'ils en ont beaucoup plus : peu d'hommes résistent à cet appât. Dire toujours, *vous avez raison, c'est vrai, je pense comme vous, vous me faites naître une idée excellente* : ne jamais lâcher de

sarcasme ; ne jamais relever ni les défauts ni les sottises des autres , & ne jamais décider sur rien ; mais dire tout au plus , *je croirois assez que* : voilà en peu de mots tout ce qui constitue cet art de plaire ; mais il est difficile d'observer ce régime ; & de se tenir à l'antichambre , quand on se sent fait pour prendre place au salon . Dès qu'un homme a un côté saillant dans le caractère , ou du génie , il plaira à celui qui en a aussi , par la même raison qui réunit les Négocians au Café de la Bourse , les Officiers au Café Militaire , & les Artistes dans une Gallerie de tableaux . L'homme dont vous me parlez n'a point de génie , point de caprices , point de chaleur ; mais il a justement l'esprit qu'il faut pour ne pas être rebuté comme un sot par les génies , & pour ne pas blesser l'amour-propre des gens mé-

diocres : il l'est lui-même avec un caractère sûr & doux , presque toujours content d'être là , de n'être pas ailleurs ; Peut-il après cela déplaire ? De l'argent , un bon cuisinier & un bel habit , très-galant & fort discret ; s'il étoit possible que de telles gens eussent du génie & le talent de le cacher , ils parviendroient à tout.

P. S. Vous avez tous les jours un dîné & un soupé dans les petites (1) Cours de l'Allemagne : je n'en puis pas dire autant des grandes. Je n'ai eu qu'un soupé à un *Kamerfest* dans le Carnaval à la Cour de Vienne ; & un seul dîné à Versailles , le jour que j'eus l'honneur d'y être présenté. Le Roi de Prusse ne donne ni dîné , ni soupé.

(1) La Cour de Brunswick est une des plus agréables. La Duchesse régnante , sœur du Roi de Prusse ; est de toutes les femmes que j'ai vues , celle qui (après Miledi Bristol) a l'esprit le plus orné & le plus solide.

LETTRE XXII.

S E N L I S.

JAMAIS un homme n'est parti de Paris gai ; ou il a perdu sa santé ou son argent ; ou il a laissé des attachemens qui peuvent difficilement se remplacer dans les autres pays , ou des connoissances intéressantes , qu'il est impossible de quitter sans regret. Quelle qu'en soit la raison , on est toujours triste en sortant de Paris.

Arrivé à Senlis , à mon retour d'Allemagne , je vois un grand jeune homme d'un air assez distingué , qui se promenoit devant la porte de l'auberge. Comme je me suis un peu francisé , & que je suis assez curieux par caractère , je l'aborde. Monsieur vient de Paris , apparemment ? Monsieur venoit de Paris — Et Monsieur va , *sans être trop curieux ?* Il alloit par

Bruxelles, la Haye & Berlin dans son pays à Peterbourg. Comme je venois de faire cette route, il y avoit déjà matiere entamée pour une bonne conversation. Avez-vous resté long-temps à Paris ? Deux ans. — Et que dites-vous de ce pays de délices ? De délices meurtrieres, reprit-il. — Montequieu a dit que pour faire sentir un Russe il falloit l'écorcher ; & je pensai en moi-même qu'on avoit bien (1) écorché celui-ci. Comment avez-vous trouvez les hommes ? — Sucrés. Les femmes ? — Chères. Les beaux Esprits ? — Gourmands. Mais pourquoi, dit-il, me servir de termes si doux ? J'ai été volé, trahi, massacré — Ce Voyageur, me dis-je, a le cœur plein, & sachant qu'un Russe & un Allemand parlent mieux après un repas qu'auparavant, je le priai à souper ; & il l'accepta.

(1.) Passez-moi le jeu de mots.

Vers la fin du deffert ;

Russe. Vous avez donc été à Paris ?

Anglois. Un an.

R. Avez-vous connu des femmes là ?

A. Oui ; j'y ai connu beaucoup de femmes honnêtes , & je n'étois jamais plus heureux que dans leur société.

R. Comment, vous trouvez les Françaises aimables ?

A. Plus aimables & plus intéressantes que les femmes d'aucun autre pays que j'ai vu.

R. Vous les avez mal vu , Monsieur ; elles sont méchantes , clabaudieres , acariâtres toutes ; spirituelles en brinborions , pas un grain de sens commun , & d'une perfidie —

(Je savois bien qu'il deviendrait éloquent après soupé ; mais quels blasphêmes ! prenez vite pour le contre-poison ;

Sexe aimable & charmant sans toi l'homme sauvage,
Jamais du vrai bonheur n'eût entrevu l'image ;
Son cœur triste & féroce autant que ses desirs
Auroit connu les maux & jamais les plaisirs.

Otway.)

Pas un grain de sens commun & d'une perfidie —

A. Elles vous ont mal traité ?

R. — Si elles m'ont mal traité !
Ma première maîtresse fit ma conquête
à un bal masqué dix jours après mon arrivée ; elle me vainquit par un seul mot, « Vous êtes charmant ». J'avois alors dix-neuf ans ; elle étoit jolie , & c'étoit la première fois de ma vie qu'une jolie femme m'avoit dit ce mot. Quand un homme dit une fois à une femme honnête , « Je vous aime , » le diable le lui répète cent fois : le diable me répéta mille

fois à l'oreille que j'étois charmant ; & sur ce fond je devins éperduement amoureux. Je quittai cette femme peu de temps après , car outre qu'elle étoit très-fotte & très-ennuyeuse , je sentis la nécessité de sortir de ses mains pour entrer dans celles d'un Chirurgien.

Quand je fus répandu dans le monde , je racontai le succès de cette bonne fortune , & l'on me dit pour me consoler , qu'outre que j'avois été plattement dupe , je m'étois déshonoré en m'attachant à une femme qui n'appartenoit à aucun spectacle. Je voulus réparer mon tort , & je me liai sur le champ avec une Danseuse de l'Opéra. C'étoit la plus jolie jambe de Paris ; une bouillante Provençale , vive , gaie & faisant des cabrioles depuis le matin jusqu'au soir. Elle étoit si exigeante , je veux dire en louis d'or , qu'elle me rappella sou-

vent le mot du Maréchal de Villars à Louis XIV ; il ne lui falloit que trois choses , de l'argent , de l'argent , de l'argent. Ses caprices ne finissoient jamais , & entre autres je commençai à soupçonner qu'elle en avoit un pour mon valet-de-chambre ; mais elle me guérit bientôt de cette jalousie , car un soir en entrant chez elle , je la trouvai dans les bras d'un jeune Officier François. Je lui en demandai raison sur le champ , & il me donna un coup d'épée , qui me mit dans les mains d'un autre Chirurgien pendant trois mois.

Je rentrai dans le beau monde avec une ferme résolution d'être sage à l'avenir ; mais on se moquoit de mes souffrances ; on m'assuroit que je me formois étonnement ; que je brillerois beaucoup à mon retour dans mon pays , même en récitant mes fâcheuses aventures ; qu'il n'y avoit

point de roses sans épines — Ah ! Pourquoi n'avois-je pas un ami pour me dire que les roses se flétrissent , & que les épines restent —

A. Que les roses ne fleurissent que dans le printemps , & que les épines durent pendant tout l'hiver.

R. Me trouvant donc toujours au (1) temple de la lubricité , je succombai encore & je pris une troisième maîtresse. Pour mon malheur elle chantoit comme un Ange. Si l'autre avoit la jambe fine , celle-ci , avoit les bras parfaits , & quand elle les déployoit pour m'embrasser en chantant ; O toi le seul objet que mon cœur ait au monde , je pensois mourir de plaisir. C'étoit à la fois une Sirène & une Circé ; un œil mou-

(1) Au foyer de l'Opéra.

rant, une belle peau, une douceur enchanteresse & un air d'honnêteté qui auroit trompé Ulyffe. Sa mere avoit été Danseuse, & Mademoiselle étoit née dans les coulisses, & depuis son enfance elle avoit appris à danser, à chanter, à recevoir les amis de sa maman & à assister à leurs soupés. Elle avoit tout pour elle, naissance, éducation, exemple, précepte, expérience, & j'étois dans ma vingtieme année.

Comme elle avoit fait des études suivies, elle s'appliquoit sérieusement à me ruiner. Le comble de l'art est de cacher l'art, & ma maîtresse avoit atteint ce dernier degré de perfection. Toutes ses finesses étoient imperceptibles, & ce n'est qu'en y réfléchissant dans ma triste retraite depuis huit mois, que je les ai démêlées. Elle voyoit que j'étois défiant, & elle ne me loua jamais.

Avois-je l'air de vouloir dire un bon mot ? Elle n'y applaudissoit que par un doux sourire qui donnoit du brillant à son œil ; & la faisoit paroître à la fois belle & sincere. Tous mes goûts étoient consultés & prévenus. C'étoit toujours de la gaieté ; de l'agrément , & de la variété ; des spectacles , des soupés de filles & de beaux esprits , des concerts , du jeu — Elle ne paroissoit penser qu'à moi , & cette apparence étoit réelle.

La mere ne cessoit de faire un éloge journalier du mérite de sa fille , & d'affaïsonner son panegyrique des épigrammes les plus sanglantes contre ses sœurs de l'Opéra. « Ma Sophie , disoit-elle , ne ressemble pas à ces malheureuses femmes que vous voyez , qui sont toutes des — ,
qui

Elle est douce & sage, & Dieu merci, élevée dans les vrais principes ». Je suis persuadé qu'elle étoit sage, car elle avoit bien l'esprit du métier & ne pensoit uniquement qu'à faire sa fortune.

A. Elle vous a donc coûté bien de l'argent.

R. C'étoit aussi ce qui commençoit à m'embarrasser : j'avois déjà fait des dettes ; car je n'osois plus demander de l'argent à mon pere, qui se plaignoit déjà de ma dépense, & qui me menaçoit de ne m'en plus envoyer. Je dis cela un jour à mon amie ; « Qu'est-ce que cela fait ? répondit-elle ; j'en ai assez pour vous & pour moi » ; & en disant ces mots, elle alla à son Se-

etétaire avec une grace que je n'oublierai jamais, & elle en tira une bourse de cent louis, qu'elle me mit entre les mains, en me donnant un baiser.

A. Timeo Danaos & dona ferentes :

(Je crains une fille & un Grec quand ils font des présens).

R. J'avois oublié Virgile ; ma maîtresse m'avoit trouvé d'autres lectures ; j'étois touché de son procédé & de son baiser ; & ces mots,

Travaillons, travaillons gaiement,

Et l'amour tiendra lieu d'argent,

chantés avec une expression que je ne puis vous peindre, me parurent renfermer un sentiment si délicieux & un raisonnement si juste, que je ne pensai plus ni à mon pere ni à mes créanciers.

La Provençale me ruinoit, sans penser à autre chose qu'à ses plaisirs. Celle-ci étoit sans caprices & n'avoit qu'une passion décidée ; c'étoit l'avarice. Je lui donnois volontiers, parce qu'elle ne demandoit jamais rien, mais laissoit tout paroître l'effet de ma libéralité. Sa mere, il est vrai, louoit beaucoup la générosité ; elle avoit même réduit les quatre vertus cardinales à celle-là seule ; & au commencement de l'année, elle me prouva que je devois donner à sa fille une riviere de diamans pour ses étrennes. La proposition me parut forte ; il étoit question de trente mille francs. Milord — ; me disoit-elle, en avoit donné une à sa maîtresse, qui recevoit trois ou quatre autres hommes par jour. Le Baron Allemand que je connoissois en avoit aussi commandé une pour la sienne ; *une créature, sans sentimens*, d'une conduite déplorable, mais

qui méritoit cependant d'être payé par son
amant , parce qu'il la tuoit d'ennui : elle
me fit sentir enfin qu'il y alloit de la gloire
de la Russie. Je ne pus me défendre contre
ce dernier argument , & je donnai le collier
sans le payer.

Je continuois à *travailler gaiement* selon
la maxime de ma tendre amante , quand
mon pere — Mais je vous fatigue peut-
être.

A. Non , Monsieur, vous m'intéressez
beaucoup.

R. Je n'ai qu'un mot à ajouter : mon
pere ne pouvant plus soutenir mon extra-
vagance , cessa de m'envoyer de l'argent ;
& quand il fut constant que je n'avois plus
de ressource , alors le masque tomba , la
fille resta , & la Circé devint une Mégère.
Après une scene violente , dont je vous
épargne les détails , elle me ferma la porte

au nez ; & j'appris depuis que , pour se débarrasser de moi complètement , elle avoit conseillé au Jouaillier qui avoit fourni le collier , de me faire mettre en prison ; & je viens de sortir du Fort-l'Evêque , où je suis resté huit mois.

LETTRE XXIII.

S E N L I S .

JE voudrois qu'il y eût une victime de cette espece à toutes les portes de Paris , pour frapper vivement le jeune voyageur & pour l'avertir des dangers qu'il va rencontrer : ou plutôt je voudrois que des peres insensés n'exposassent pas leurs fils avant l'âge de raison à des écueils d'où ils ne peuvent échapper que par miracle.

Il faut au voyageur un but & des talens , est un beau vers du Roi de Prusse ; beau

parce qu'il renferme un sens utile & profond ; parce qu'il marque les limites entre les personnes faites pour profiter des voyages & celles qui sont destinées par la nature à rester chez elles. Ce Russe ne manquoit ni d'esprit , ni d'éducation ; mais il n'avoit aucun but en quittant son pays , excepté celui de *s'amuser* , terme à Paris synonyme à celui de *se ruiner*.

Rien n'est si utile que les voyages pour ceux qui savent en recueillir le fruit. On voit la nature dans toutes ses nuances & dans tous ses extrêmes. Si l'ame du voyageur est honnête , elle sera confirmée dans l'amour de la vertu & dans l'horreur du vice ; parce qu'il verra par-tout que la vertu est respectée , même par les personnes qui la pratiquent le moins. A-t-il le germe d'un talent ou de plusieurs talens ? Il trouvera des hommes du premier mérite dans

tous les genres , qui se feront un plaisir de développer ces germes , & de donner des lumieres acquises par des années de travaux à un jeune homme modeste & vertueux , qui cherche à s'instruire. Il verra le besoin mutuel que les hommes ont les uns des autres ; il se trouvera dans des embarras où il aura besoin d'assistance , & il apprendra à s'affliger des malheurs d'autrui , & à sentir la volupté de donner du secours. En un mot , son esprit fera enrichi , son imagination fécondée ; & si la nature lui a donné une ame élevée & sensible , cette sensibilité & cette élévation s'accroîtront également.

Le voyageur en outre a l'avantage de faire des comparaisons continuelles , qui donnent de la force & de la justesse à son esprit ; & ne perdant jamais sa patrie de vue , même dans les pays les plus éloignés , il
 cherchera

cherchera des idées utiles à ses concitoyens avec l'intention de les transplanter chez lui. S'il est des pays du nord, où les rigueurs du climat & d'autres causes donnent de la dureté aux dehors d'un homme qui, dans le fond, peut avoir un cœur tendre & sensible, il apprendra à apprécier les charmes de la douceur, & il sentira combien il est enchanteur de se faire aimer aussi-bien qu'estimer.

Il apprendra de plus à classer les hommes, & à mettre chaque classe à sa propre valeur. Après beaucoup d'expérience, de comparaison & de réflexion, la (1) pre-

(1) Je n'attends rien d'aucun Roi; & quand il iroit de mon intérêt, j'en n'en louerois aucun aux dépens de la vérité. Qu'il me soit donc permis de dire pour la gloire du siècle, qu'il n'y en a pas un dans l'Europe dont le cœur soit mauvais; mais il y en a deux qui sont distingués des autres, le Roi de Sardaigne & le Roi de Prusse. Je parle de ce que j'ai vu, & de ce que je fais. La veille du jour que je

miere classe , se dira - t - il , est celle des hommes qui réunissent les grandes vertus

fus présenté au Roi de Sardaigne , je fus le voir passer pour aller à la Messe. Je vis avec surprise cinq ou six pauvres personnes dans la Galerie par laquelle il devoit passer. Je demandai pourquoi les Gardes les souffroient là : on me répondit, qu'elles attendoient le Roi , & deux minutes après, je les vis présenter chacun un papier au Roi ; Sa Majesté le reçut de sa main. Tous les jours de l'année le dernier payfan de ses Etats qui a souffert quelque injustice , ou qui a quelque grief, a la permission de présenter sa plainte à Sa Majesté. Le lendemain j'eus l'honneur de lui être présenté. Sa Majesté est extrêmement affable ; elle aime assez à parler avec les Etrangers , & elle eut la bonté de me parler près d'une heure. Je ne pus m'empêcher de lui dire combien de plaisir j'avois senti la veille dans sa Galerie. Sa réponse fut sublime ; « Je ne faisois que mon devoir ».

Tout Prussien & Etranger peut adresser une lettre au Roi en mains propres , & en vingt-quatre heures il est sûr d'avoir une Réponse , si le sujet de sa lettre mérite attention. Ce sont les deux seuls Souverains de l'Europe que toute personne puisse approcher directement.

Si je ne craignois pas de paroître présomptueux en classant les Rois , je mettrois le Roi de Prusse dans la première classe , & le Roi de Sardaigne dans la seconde.

aux grands talens ; la seconde est celle de ceux qui , sans avoir des lumieres supérieures , passent leur vie à faire du bien ; la dernière de toutes renferme ceux que la nature a doué de beaucoup de talens , & qui les tournent tous contre le bonheur de leurs semblables.

Connoissez-vous ce jeune Hollandois , me disoit un jour une Dame Françoisse ? Non , Madame , je ne le connois pas , mais je fais qu'il a fait le tour de l'Europe — Aussi bien que ses malles , reprit-elle. — Si ces Messieurs ne faisoient que des voyages inutiles le mal ne seroit pas grand , mais il est plus que probable que tout homme qui va promener sa nullité dans les pays étrangers , sans talens & sans but , n'y recueillera que des vices , des folies & des ridicules. Combien étoient différens les voyages de Pythagore & d'Homere , de Solon & de Ly-

curgue, du Czar Pierre & de Montesquieu ! Chacun de ces hommes avoit des talens & un but dans ses voyages, & personne n'ignore le parti qu'ils en ont tiré. Mais si au défaut de ces deux points essentiels le voyageur joint le manque de sagesse, il ne remportera dans son pays (comme mon pauvre (1) Ruffe) que la honte & le désespoir, une fortune épuisée; un tempérament abymé, & des jugemens ridicules & faux sur tous les pays qu'il aura vus.

(1) Pendant son récit je me suis souvent rappelé le Pigeon de la Fontaine :

Qui maudissant sa curiosité,

Trainant l'aile & tirant le pied,

Demi-mort & demi-boîteux,

Droit au logis s'en retourna.



LETTRE XXIV.

P A R I S.

A MONSIEUR
L'ABBÉ DE (1) LAGEARD;

VICAIRE GÉNÉRAL DE MONSIEUR
L'ARCHÊVEQUE DE RHEIMS.

U NE lettre sur le goût , Monsieur , ne pouvoit certainement être mieux datée que de Paris , ni mieux adressée qu'à vous.

J'ai cherché des idées sur ce sujet depuis plusieurs années, & je n'en ai jamais trouvé

(1) Caractere estimable & intéressant s'il en est au monde. Doué par la nature d'un extérieur séduisant , il joint les plus hauts talents à une sensibilité extrême ; & réunit presque toutes les qualités du cœur & de l'esprit de son illustre parent l'immortel Fénelon.

de satisfaisantes ni dans la conversation,
ni dans aucun livre. M. de Voltaire a dit
dans son Temple du Goût,

Je vis ce Dieu qu'en (1) vain j'implore,
Ce Dieu charmant que l'on ignore
Quand on cherche à le définir.

J'ai le plus grand respect pour l'opinion
de M. de Voltaire en matière de goût ;
mais avec toute la déférence que je lui
dois, je crois que c'est une assez mauvaise
preuve qu'on fait une chose, que de ne
pas savoir la définir. Je serois même tenté
de croire le contraire ; & je regarderois
comme une présomption forte de la con-
noissance d'un homme sur un sujet, que de
voir qu'il fait l'analyser. Je sens d'avance
que tous les hommes se croient du goût,

(1) Qu'il savoit bien se caresser en se blessant!

& que tous ceux qui ne savent pas le définir, feront de l'avis de M. de Voltaire.

Le terme *goût* est une métaphore prise du palais. Une bonne perdrix est servie à trois hommes ; un la trouve bonne ; un autre la trouve mauvaise ; le troisième ne la trouve ni bonne ni mauvaise : le troisième est un homme sans goût ; le second a un mauvais goût ; le premier a le goût bon. Menez un Grenadier Allemand voir l'Apollon de Belvedere , il ne le trouvera ni beau , ni laid ; celui-ci est un homme sans goût : montrez cette statue à un Bourgmestre Hollandois , il la trouvera trop svelte , il la voudroit un peu plus lourde ; c'est un homme d'un goût perfide ; montrez-la alors à dix Italiens , dix François & dix Anglois , ils la trouveront tous belle ; & cependant chacun d'eux peut avoir un goût différent.

Jean-Jacques Rousseau dit , « Le goût est le microscope du jugement ; » & dans un autre endroit il dit ; « Il sert de lunettes à la raison ». Dans ces deux expressions l'idée est la même & l'idée est fautive ; & la raison pour laquelle Rousseau s'est trompé est la même qui a égaré tous les autres hommes qui ont écrit sur le goût. Ils l'ont cru une idée simple , & le goût est une idée composée. La cause de leur erreur est , que le goût dans son sens primitif est une idée simple , & dans son sens métaphorique une idée composée. Je m'explique par un exemple ; le morceau de faisan que je mange , est adressé à un seul sens , à mon palais qui en décide. C'est ici le goût dans son sens littéral & c'est une idée simple. *Le qu'il mourut* où est-il adressé ? A mon jugement. Est-il beau ? Je réponds qu'il l'est : ai-je donc du goût ? Non ; j'ai

du jugement seul ; mais après avoir passé par mon jugement , il a une adresse de plus ; pour mon (1) sentiment. Sens-je donc la beauté de ce *qu'il mourut* ? Oui : alors j'ai du goût ; & ce goût est une idée composée , & composée de ces deux parties , le jugement & le sentiment.

Les degrés du jugement sont extrêmement variés chez les hommes ; les degrés du sentiment ne le sont pas moins ; les combinaisons de ces deux parties sont donc variées à l'infini , & delà vient cette diversité étonnante de goûts qu'on rencontre dans le monde. De ces trente hommes de bon goût qui ont trouvé l'Apollon beau , j'ai dit , peut-être chacun avoit un

(1) Sentiment n'est pas le mot ; *le sentir* le seroit s'il étoit François. Il n'y a pas un mot dans la Langue Française pour dire , *Feeling*.

goût différent, car en supposant même le jugement sain à tous, il est plus que probable que chacun d'eux a senti différemment les beautés de cet ouvrage, & dans ce cas chacun avoit un goût différent. Les trois plus grands Critiques qui aient existé, sont Boileau, Horace & Longin. Montrez une beauté sublime à ces Critiques; le goût de tous les trois étoit bon; ils seroient tous d'accord, mais leur goût n'étoit pas le même: la judiciaire étoit égale en tous, mais le sentiment différent, & en effet, ils ne sentiroient pas également cette beauté: Boileau la sentiroit comme cent; Horace comme cent; Longin comme mille.

Je suis sûr que ces idées sur le goût sont neuves; Je ne suis pas sûr qu'elles soient justes. Si elles ne le sont pas, je n'ai point de goût; si elles le sont, j'en

ai ; car je les ai puisées dans moi-même (1).

(1) Les François rendent plus de justice aux autres Nations , que les autres Nations ne leur en rendent. Il y a cependant un point sur lequel ils me paroissent injustes envers les Anglois. Ils nient qu'ils aient du goût. C'est peut-être ici la seule idée générale de ce Livre qui n'admette pas d'exceptions. Les François accordent des talens , du génie aux Anglois , mais je n'ai jamais connu une seule personne , soit parmi les gens de Lettres , soit parmi les hommes du monde , qui leur accordât du goût. Une lettre donc écrite par un Anglois sur ce sujet ne devoit pas-être trop favorablement reçue. La présomption contre moi personnellement est encore plus forte , puisque M. de Voltaire m'a dit que Shakespear m'avoit gâté le goût. Je ne sais pas si cela est vrai , mais j'ai de la peine à croire qu'il me l'ait entièrement gâté , car je sens que j'aime encore les Auteurs de l'Iliade & du Misanthrope. Mais si ces Lettres & le Livre que j'ai écrit en Italien en faveur de la poésie Française , prouvent que je n'ai point de goût , je prie le Lecteur de ne pas juger une Nation sur un individu , & de se persuader qu'il y a dix mille hommes en Angleterre qui en ont plus que moi.

LETTRE XXV.

PARIS.

LA Beauté reçoit les hommages universels. L'amour du beau appartient donc aux hommes de tous les pays, & entre dans les grandes vues de la nature, comme un moyen qui sert à la propagation du genre humain. Il suit delà que les femmes doivent influer beaucoup sur le goût des hommes dans l'article du beau; & je crois qu'on pourroit considérer cette cause comme une source principale des différences de goûts qui se trouvent chez les différentes nations. Les hommes habitués à admirer ce qu'il y a de plus beau chez elles, acquierent insensiblement du goût pour ce genre de beauté, & transportent ce goût, sans s'en appercevoir, dans les arts.

Des voyageurs m'ont dit que les Grecques sont belles ; des livres me l'ont dit aussi ; les statues de la Grece sont la beauté même ; & delà je suis tenté de conclure qu'une cause du goût exquis des Grecs dans le beau , étoit la beauté supérieure de leurs femmes. Mais comme je n'aime à parler que de ce que j'ai vu , & comme je n'ai pas été dans leur pays , nous laisserons-là le goût & les femmes de la Grece , & nous parlerons du goût Italien & François.

Les Italiens l'emportent infiniment , à mon avis , sur les François , dans le goût du beau. Cette idée me paroît universellement vraie ; mais pour n'en parler que dans un genre seul , dans la Peinture ; Raphaël , le Titien & le Guide ont atteint un degré de beau , dont en France on n'a point d'idée. Paul Véronèse , le Guercin (Peintre

charmant dont on ne parle pas assez,) & plusieurs autres, quoique très-inférieurs à ces grands maîtres, sont mille fois au-dessus de tout ce que la France peut montrer.

Ce n'est pas mon intention de dire que les François manquent de goût, car ils me paroissent en avoir beaucoup : mais ce n'est pas le goût *du beau* qu'ils ont, c'est celui *du joli*. Dans ce point ils sont supérieurs à tous les peuples modernes ; je crois même à tous les anciens.

Je vois donc que dans toutes les grandes Villes de l'Italie, mais principalement à Rome & à Venise, quoiqu'en général le sexe n'y soit pas beau, il y a des femmes qui sont supérieurement belles, grandes, sveltes, majestueuses, qui ont des traits beaux & réguliers, & des tailles d'une élégance parfaite. En France, au contraire, rien

n'est si rare qu'une belle femme ; mais les jolies femmes s'y trouvent sans nombre (1).

En Angleterre il y a plus de belles femmes que de jolies , & les Anglois ont le goût du beau. En Hollande (2) les femmes ne sont ni jolies , ni belles , & les hommes du pays n'ont aucun goût. Ma conclusion a été tirée dans le commencement de ma Lettre : c'est une idée que je hasarde ; si vous en connoissez une meilleure , faites-m'en part , mon aimable ami ; sinon , vous pouvez adopter celle-ci (3).

(1) Si je puis citer ici une petite circonstance ; entrez chez un marchand de tableaux de fantaisie à Paris ; vous verrez des mines charmantes , des physionomies fines , gracieuses , spirituelles , aimables ; mais vous ne verrez jamais une belle tête.

(2) Vous m'avez reproché de n'avoir jamais parlé des Hollandoises ;

Ubra vacce

Distendunt.

(3) Si quid novisti rectius istis
Candidus imperti , si non his utere mecum.

LETTRE XXVI.

P A R I S.

NON, mon ami, le bonheur n'est pas pur dans ce monde, & l'Opéra d'où je viens, en est une preuve; nulle part les yeux ne jouissent plus, nulle part les oreilles ne souffrent autant. Les ignorans, dit Quintilien, sentent les beautés de l'art, les sçavans en démêlent les causes: je déclare que je ne fais pas une note de musique, & que je m'en vais en parler en ignorant.

J'ai passé beaucoup de temps en France & dans l'Italie; la musique m'a toujours fait le plus grand plaisir, & j'ai suivi les Spectacles presque continuellement. Avant d'aller en Italie, la musique de Gluk & de Gretry m'avoit enchanté; & quand j'ai trouvé dans la lettre de Jean-Jacques, sur
la

la Musique François, que les François n'en avoient point & ne pouvoient jamais en avoir, j'ai cru qu'il étoit fou. Tous les grands hommes, me suis-je dit, aussi-bien que les petits, ont leurs absurdités chéries, & je ne suis pas fâché d'avoir trouvé celle de Jean-Jacques. J'avois alors peu entendu chanter la Langue Italienne. Aujourd'hui j'entreprends de démontrer que les François ne peuvent jamais avoir une musique (1).

Je répète que j'ignore l'art ; mais en qualité d'étranger je puis décider sur les sons de deux Langues avec impartialité. Je ne crois pas que personne me soupçonne d'être partial contre la Nation François ; ce seroit me faire tort : elle me paroît aussi su-

(1) N'allez pas me chicaner sur un mot, en me disant qu'un cheval de poste est un cheval aussi-bien qu'un Courrier Andaloux : je le fais bien, & dans ce sens-là, la musique François est une musique.

périeure à toutes les autres Nations du continent de l'Europe, que la musique Italienne est supérieure à la leur, & je m'en vais prouver que cette supériorité est grande.

Il y a cinq sons dans la Langue Française qui font souffrir toute oreille qui n'a pas été accoutumée à les entendre dès son enfance; ce sont *an, en, in, on, un*; le dernier sur-tout est vraiment insupportable. La lettre *u* est un sifflement, & l'*e* muet ne peut pas se faire entendre. N'y eût-il que ces difficultés, elles seroient assez nombreuses & assez fortes pour empêcher que la musique Française ne pût jamais valoir la musique Italienne.

Tous les Français conviendront que ces cinq sons & l'*u* sont défavorables à la musique; mais j'en ai trouvé qui soutiennent que l'*e* muet est un son délicieux & de

beaucoup d'effet. Ils ont plus de raison qu'ils ne croient : cette lettre produit beaucoup d'effet , mais pas d'elle-même , car d'elle-même elle n'a point de son : j'expliquerai cela après. Pour preuve qu'elle n'a point de son , prononcez *je , me , te , ne , de , que , &c.*

Un autre défaut invincible dans la Langue , est le nombre de consonnes en proportion du petit nombre des voyelles , & la quantité de mots qui terminent en *r*. demandez à un Compositeur (1) Italien de bonne foi (si vous pouvez en trouver) qui travaille sur des paroles Françoises , le parti qu'il peut tirer des mots *amour & cœur* :

(1) Ces hommes se moquent des François , en leur faisant croire qu'on peut faire tout avec leur Langue ; pas un mot de vrai en tout ce qu'ils disent ; en louant la Langue Françoisse , ils gagnent beaucoup d'argent : s'ils parloient vrai , ils mourroient de faim. *Graculus esuriens...*

il vous dira qu'il est impossible d'en tirer aucun.

Mais soyons indulgens & passons ce dernier défaut ; pardonnons à *an*, *en*, *in*, *on*, *un*, à l'*e* muet & à l'*u*. Hélas ! il y a encore une difficulté, & une difficulté qui restera toujours insurmontable : la Langue Francoise n'a point (ou presque point) (1) d'accent ; elle devient en conséquence une Langue de syllabes plutôt que de mots (2) ; & le mot *amour* forme plutôt deux monosyllabes qu'un mot de deux syllabes ; parce qu'il n'y a point d'intonation ni sur *a*, ni sur *mour* : le mot n'est ni *àmour*, ni *amour* ; mais *a-mour*, qui équivaut pour l'effet musical à *mais pour*, ou *bon jour*.

(1) Par accent j'entens une intonation de la voix sur une syllabe, comme il y en a sur *ma* & *co* dans les mots Italiens *amare*, *core*.

(2) Je veux dire pour l'oreille.

C'est sur cet article de l'accent qu'on sent combien l'e muet est essentiel à la musique Françoisë ; elle me paroît en dépendre presque entièrement. Ce n'est pas d'elle-même que cette lettre tire son importance ; car aucun Musicien n'en peut rien faire ; mais par la foiblesse de ce demi-son , la syllabe qui la précède , paroît avoir de la force , & acquiert en effet un certain accent. Demandez à un bon Compositeur quels sont les mots François dont il peut tirer le plus de parti , (car il n'y en a qu'un très-petit nombre) il vous dira *boeage* , *ramage* , *auror* , *adore* , parce que *ca* , *ma* , *ro* & *da* paroissent avoir un accent , par la foiblesse de la syllabe qui les suit.

Citons un air connu ;

Je suis *jeune* , je suis *fille* ;

On me trouve assez *gentille* ;

Je possède *quelque bien* :

On me courtise, on me vante;

Je devrois être contente :

Mais, hélas ! il n'en est rien.

Faites chanter cet air, & répondez s'il y a quelque chose qui ressemble à un accent, excepté sur les syllabes écrites en italique. Appliquez cette remarque à l'air de la Fauvette dans Zémire & Azor.

Or, si une Langue étoit entièrement composée de monosyllabes, chaque syllabe ayant une quantité égale, cette Langue feroit entièrement monotone ; & une musique adaptée à la Langue, auroit nécessairement la même monotonie ; & si une musique prise d'une Langue accentuée étoit appliquée à cette Langue sans accent, la musique seroit opposée aux paroles, ou le Chanteur seroit forcé de se servir d'une prononciation fausse, en prêtant un accent

aux syllabes qui n'en ont point. Je m'explique par un exemple ;

Je n'ai jamais chéri la vie

Que pour te prouver mon amour.

Le premier vers est d'une monotonie parfaite jusqu'à la syllabe marquée, qui précédant un *e* muet, a une espèce d'accent. Le second vers est entièrement monotone, & s'il étoit chanté comme il est prononcé, il devroit produire le même effet que ces huit monosyllabes ;

Que, pour, te, doux, ser, non, mais, pour ;
le Musicien l'a senti ; & qu'a-t-il fait ?
Il a prêté un accent à la syllabe *ver* en prouver ; & si un homme prononçoit le mot dans la conversation, comme on le prononce en chantant cet air, il ne seroit pas entendu. Faites chanter l'air.

Dans tout cela il n'y a qu'une circonstance

tance qui me fâche, c'est qu'un Opéra François ne peut exister sans deux amans; que des amans ne parlent jamais que de leur amour, de leurs cœurs & d'eux-mêmes; & que les mots *amour*, *cœur*, *je*, *me*, *tu*, *te*, sont pour la musique les sons les plus ingrats de la Langue Françoise.

LETTRE XXVII.

PARIS.

COMBIEN de fois cette Nation galante m'a-t-elle crié que les mots *amour* & *cœur* étoient des mots enchanteurs, des mots ravissans? Combien de fois pour ne pas être moins galant qu'elle, ai-je répondu, oui, pour les choses; non, pour les mots? Je me sens tenté à cette occasion de faire une dissertation sur la lettre

R, & si vous n'aimez pas le sujet, sautez quatre pages.

Les François, il me semble, affectionnent cette lettre, & toutes les autres Nations l'ont eu en horreur. Les Grecs l'ont appelé la lettre des (1) chiens; & l'Arionte qui excelle dans l'harmonie imitative faisant la comparaison des deux chiens qui vont se battre, en a hérissé sa strophe; Come soglion talor due can mordenti;

O per invidia, o per altro odio mosi,

Avvicinarsi digrignando i denti, . . .

Con occhi biechi, e più che bragia rossi, (1)

Indi a morfi venir di rabbia ardenti. . . .

Con aspri ringhi, e rabbuffati dossi:

(1) Les hommes ont emprunté la plupart de leurs sons de différens animaux; le R, de chien; le S, de serpent; le θ des Grecs & le Th des Anglois, de l'oie. Je me rappelle que mon premier Maître de François pour m'apprendre à prononcer le son *un*, me dit d'imiter le cochen.

Cosi alle spade, dai gridi, e dall'onte
 Venne il Circasso, e quel di Chiaramonte.

Orl. Fur.

Quand les Latins ont voulu peindre les
 sons les plus rudes, ils ont cherché des
 mots de plusieurs consonnes, où la lettre
 R étoit multipliée, comme, *fragor*,
stridor, *strepuerunt* :

Insequitur clamorque virum, stridorque rudentum.
At tuba terribilem sonitum procul ære canoro
Increpuit.

. . . Et raucò strepuerunt cornua cantu.

(1) *Stridenti miserum stipulâ disperdere carmen.*

. *Aridus altis*
Montibus audiri fragor aut resonantia longè
Littora misceri ac nemorum increbrescere mur-
mur.

Virgile.

(1) Vers unique; chaque mot est une épigramme.

Vous remarquerez dans les mots les plus durs de ces vers deux consonnes devant un *r* comme dans le mot *tendre*, qui passe pour un des mots les plus doux de la Langue Française.

Les Poètes de toutes les autres Nations se servent de cette consonne autant qu'ils peuvent, quand ils ont quelque chose de dur, de rauque, de bruyant, de terrible, de discordant, de perçant pour l'oreille à peindre ; comme dans les exemples déjà cités & dans ceux qui suivent :

Tum ferri rigor atque arguta lamina serræ . . .
Inferitur verò ex sætu nucis arbutus horrida . .

Virgile.

Postquam discordia tetra
Belli ferratos postes portasque refregit.

Ennius.

Ov' udirai le disperate strida . . .

Ahi dura terra perche' non t'apristi . . .

Le Dante.

E con roco latrar morde la sponda . . .

O ricetti d'horrore e di fiera,zza,

Possiate sempre le rabbiose strida

E i furor sentir d'Euro baccante.

Fiero fulmine i rami a voi recida ,

Sfrondi il crin

Marini.

Et cette célèbre strophe du Tasse ;

Chiama gli abitator dell' ombre eterne ,

Il rauco suon della Tartarea tromba ,

Treman le spaziose atre caverne ,

E l'aer cieco a quel romor rimbomba .

Ne' sì stridendo mai dalle superne

Regioni del cielo il folgor piomba ;

Ne' sì scossa giammai trema la terra .

Quando i vapori in sen gravida ferra .

Jer. Del.

Pope & Dryden en mille endroits, mais
je n'ai pas leurs ouvrages & j'oublie les
vers.

Je ne puis me rappeler non plus que
d'un en Homere ;

Τριχθα τε καὶ τετραχθα διατρυφεν εκπαρε χειροσ.

Iliad.

Milton également ;

Open fly

With impetuous recoil & jarring sound

Th'infernal doors, & on their hinges grate

Harsh thunder . . .

Paradise Lost.

Et Shakespear ;

Approach thou like the rugged Russian Bear ,

The arm'd rhinoceros or Hyrcanian tyger . . .

. . . Peace,

Which thus rous'd up with boistrous untun'd
drums ,

And harsh resounding trumpets dreadful bray ,

And grating shock of iron wrathful arms.

Mais la Langue Françoise qui est née
iratis musis , & qui dès sa naissance dé-
clara la guerre à l'harmonie se sert de la

lettre *R* dans ses plus doux besoins ;
Amour , cher , cœur , bonheur , douceur ,
ravir , enchanteur , langueur , soupir , desir ,
faveur , plaisir sont tous des mots favoris
des faiseurs d'Opéras. Presque tous les
verbes François *aimer , voir , sentir* se ter-
minent aussi en *r* ; & dans les mots *sort ,*
mort , regard , transport , remord , &c. &c.
l'oreille n'entend que le *r* à la fin.

Voici un chœur *attendri* qui va chanter ;

Par quels puissans accords ,
Dans le séjour des morts ,
Malgré tous nos efforts ,
Il calme la fureur de nos transports.
Orphée.

Voilà quatre vers de suite qui terminent
en *r* pour l'oreille ; & en voici cinq autres ,
dans la même scène ;

Qu'il descende aux enfers ,
Les chemins sont ouverts ;

(175)

Tout cede à la douceur
De son art enchanteur ;
Il est vainqueur.

Ajoutez *tendre*, *paroître*, *renaître*, *feindre*, *plaindre*, *convaincre*, *craindre*, *contraindre*, &c. Dieu fait où le catalogue finiroit, mais en voilà bien assez.

LETTRE XXVIII.

P A R I S.

L'AMOUR-PROPRE des François me fait souvent perdre patience. Non contents de voir toute l'Europe parler leur langue, ils veulent encore qu'elle la chante; mais pour cela, grace au ciel, il faudroit un autre Louis XIV & quatre cens cinquante mille hommes.

Parlons actuellement de la musique Ita-

lienne, ou plutôt de la Langue, comme propre à la musique. La (1) premiere vertu est de manquer de vice. La Langue Italienne n'a ni *an*, ni *en*, ni *in*, ni *on*, ni *un*, ni un *e* muet, ni l'*u* François. Leur *u* est l'*ou* François, le son le plus agréable dans la Langue, comme on sent dans le mot *doux*. Les voyelles sont heureusement mêlées avec des consonnes, & il n'y a pas un mot de deux syllabes dans la Langue qui soit sans accent. Si un mot a plusieurs syllabes, il a deux accens, comme dans les mots, *pietose* & *capitano* : les accens sur *pi* & *ca* sont moins forts ; ceux sur *to* & *ta* sont plus marqués.

Je n'aime pas à multiplier les exemples ; prenez donc ce célèbre Rondeau de

(1) Virtus est vitum fugere & sapientia prima
Stultitiâ caruisse.

Sarti , *un amante sventuratò* , & n'allons pas plus loin que ces trois mots : traduisez-les en François « *un amant infortuné* ».

Dans les sons Italiens il n'y en a pas un qui ne soit agréable à l'oreille. Dans les François *un* , *mant* , *in* & *tu* sont tous défavorables à la musique. Dans l'Italien il y a trois syllabes d'accentuées , *man* , *sven* & *ra* ; dans le François il n'y en a pas une. J'avoue que ces trois mots avec (1) *amour* , *cœur* , *je* , *me* , *tu* , *te* , sont pour moi une preuve complete de la supériorité d'une musique sur l'autre.

Les François citent une centaine de mots , dans lesquels il montrent des syllabes qui ont un accent , des longues & des breves , de moins longues & de moins

(1) Ecoutez-les en Italien , *amore* , *core . io* , *tu* (qui se prononce *toi*) *me* , *te* qui se prononcent comme l'*e* en *héros*.

breves ; & puis ils croient avoir prouvé que leur langue est accentuée , & qu'elle vaut à cet égard la Langue Italienne. Quelle conclusion & de quels principes ! Voici une maniere de décider qui me paroît plus sûre : Ouvrez la *Henriade* ou *Phédre* ; notez les syllabes accentuées dans les dix premiers vers qui s'offrent. Mettez à côté dix vers du *Tasse* ou de l'*Arioste* pris également au hasard ; voyez alors le nombre d'accens dans les vers François & dans les vers Italiens , & je crois que la conclusion que vous tirerez sera plus juste.

Pour ne prendre qu'un seul vers , le premier qui se présente ;

Je chante ce héros qui regna sur la France.

Canto l'armi pietose e' l Capitano.

S'il y a un accent dans les vers Fran-

çois, c'est sur la syllabe *chan* (celui sur *hé* n'entre pas dans le sens dont je me sers du mot accent, comme je l'ai déjà défini). Dans le vers Italien il y a six syllabes d'accentuées, *can*, *ar*, *pi*, *to*, *ca* & *ta*. Il n'est point question ici de la déclamation trompeuse d'un Acteur ou d'un Poëte ; qu'un enfant François de dix ans récite l'un ; qu'un enfant Italien répète l'autre , & que toute oreille pure & impartiale en décide.

Si l'on croit que je n'accorde aucun mérite à la musique Françoisise, l'on se trompe ;

Caron t'appelle , entends sa voix,
est un chef-d'œuvre , & c'est le triomphe de la musique Françoisise. La musique Italienne ne peut pas lutter contre elle pour peindre des sons infernaux , & pour exprimer le rauque & le monotone.

M ij

 LETTRE XXIX.

P A R I S.

Voici un (1) morceau curieux qui vient fort à propos , & que j'ai déterré dans un livre peu lu , écrit par un Auteur très-célebre.

» Le très - pieux Roi Charles étant
 » retourné célébrer la Pâque à Rome
 » avec le Seigneur Apostolique , il s'é-
 » mut , durant les fêtes , une querelle
 » entre les Chantres Romains & les Chan-
 » tres François. Les François prétendoient
 » chanter mieux & *plus agréablement* que

(1) Si vous voulez voir l'Original en Latin , vous n'avez qu'à consulter *Annal. & Hist. Francor. ab an. 708 ad an. 990 scrip. Coæt. impr. Francofurti 1594. sub vitâ Caroli Magni.*

» les Romains. Les Romains, se disant les
 » plus favans dans le Chant ecclésiastique,
 » qu'ils avoient appris du Pape Saint Gré-
 » goire, *accusoient les François de cor-*
 » *rompre, écorcher & défigurer le vrai*
 » *Chant.* La dispute ayant été portée de-
 » vant le Seigneur Roi, les François qui
 » se tenoient forts de son appui, insultoient
 » aux Chantres Romains. Les Romains,
 » fiers de leur grand savoir, & comparant
 » la Doctrine de Saint Grégoire à la ruf-
 » ticité des autres, les traitoient d'igno-
 » rans, de rustres, de fots, & de grosses
 » bêtes. Comme cette altercation ne finif-
 » soit point, le très-pieux Roi Charles
 » dit à ses Chantres : déclarez-nous quelle
 » est l'eau la plus pure & la meilleure,
 » celle qu'on prend à la source vive d'une
 » fontaine, ou celle des rigoles qui n'en
 » découlent que de bien loin; Ils dirent

» tous que l'eau de la source étoit la plus
» pure , & celle des rigoles d'autant plus
» altérée & fale qu'elle venoit de plus loin.
» Remontez donc , reprit le Seigneur Roi
» Charles , à la fontaine de Saint Gré-
» goire dont vous avez évidemment cor-
» rompu le Chant. Ensuite le Seigneur
» Roi demanda au Pape Adrien des Chan-
» tres pour corriger le Chant François , &
» le Pape lui donna Théodore & Benoît ,
» deux Chantres très-savans & instruits par
» Saint Grégoire même : il lui donna aussi
» des Antiphoniers de Saint Grégoire qu'il
» avoit notés lui-même en Note Romaine.
» De ces deux Chantres , le Seigneur Roi
» Charles , de retour en France , en en-
» voya un à Metz & l'autre à Soissons ;
» ordonnant à tous les Maîtres de Chant
» des Villes de France de leur donner à
» corriger les Antiphoniers , & d'apprendre

» d'eux à Chanter. Ainsi furent corrigés
 » les Antiphoniers François que chacun
 » avoit altérés par des additions & retran-
 » chemens à sa mode , & tous les Chan-
 » tres de France apprirent le Chant Ro-
 » main, qu'ils appellent maintenant Chant
 » François; mais quant aux Sons tremblans,
 » flattés, battus, coupés dans le Chant, les
 » François ne purent jamais bien les ren-
 » dre , *faisant plutôt des chevrottemens*
 » *que des roulemens, à cause de la rudesse*
 » *naturelle & barbare de leur gosier.* Du
 » reste ; la principale école de Chant de-
 » meura toujours à Metz , & autant le
 » Chant Romain surpasse celui de Metz,
 » autant le Chant de Metz surpasse celui
 » des autres écoles Françaises. Les Chan-
 » tres Romains apprirent de même aux
 » Chantres François à s'accompagner des
 » Instrumens ; & le Seigneur Roi Char-

» les ayant derechef amené avec foi en
 » France des Maîtres de Grammaire & de
 » calcul , ordonna qu'on établît par-tout
 » l'étude des Lettres ; car avant ledit Sei-
 » gneur Roi l'on n'avoit en France au-
 » cune connoissance des Arts libéraux ».

LETTRE XXX.

P A R I S.

DE grace , Madame, continuez de chan-
 ter des airs François. Jeune, jolie & aimable
 comme vous êtes , vous faites déjà trop
 de ravages ; & si au lieu du François , vous
 chantiez de l'Italien , vous feriez dix con-
 quêtes pour une que vous faites aujourd'-
 d'hui.

Il y a peu de situations dans lesquelles
 une jolie femme intéresse plus , ou fasse
 plus d'impression que quand elle chante.

Elle a une occasion de montrer à la fois la finesse de son esprit & la sensibilité de son ame ; d'étaler les graces de sa personne & celles de sa physionomie ; de parler en même-temps aux yeux & à l'oreille ; & quand sa voix est aussi touchante que la vôtre, elle ne manque jamais de troubler à la fois le cœur, l'esprit & l'imagination.

Ce font-là, Madame, les effets que je vous ai vu produire mille fois avec les airs les plus ingrats que je connoisse. Vous devinez quelquefois bien. Devinez donc ce que vous auriez fait avec une langue qui chante d'elle-même ; avec des paroles faites par les premiers Poètes d'une nation de Poètes ; mises en musique par les premiers génies d'un peuple qui ne s'occupe que de l'harmonie. Devinez cela , & applaudissez-vous de la bonté de votre cœur, qui vous fait continuer de chanter du François par pitié pour le genre humain.

Je ne cherche donc rien moins que de vous faire chanter des airs Italiens ; mais j'avoue que je suis piqué, que vous ayez condamné ces airs sans les avoir examinés. Rien de si facile à trouver qu'une Françoisse spirituelle ; il est moins aisé de trouver une Françoisse raisonnable : mais vous , qui joignez aux graces de l'esprit la solidité de la raison , vous ne devriez pas vous laisser entraîner par l'exemple de quelques folles qui décident sans examen. Je vous supplie donc , vous , Madame , *vous* , (car c'est toujours à *vous* que je parle) de faire une comparaison entre quelques airs François & quelques airs Italiens , & puis de décider par vous-même.

On a fait en Italie deux airs , *Che farò senza Euridice* ? (de Gluk) & *Si piangendo partirò* (de Sacchini). Ces airs ont été traduits en François : » Oui, je pars au déses-

poir « & » J'ai perdu mon Euridice « ; & l'on a accommodé la musique faite sur des paroles Italiennes aux paroles Françoises, aussi-bien qu'on a pu. Si jamais un moyen juste de décider une question a été proposé, celui-ci en est un : la différence dans l'effet ne peut naître que des sons des deux Langues ; c'est à vous de déterminer combien cette différence est grande.

Vous dites que vous n'entendez pas l'Italien ; je le fais ; il ne faut que peu de temps pour apprendre ces deux airs ; chantez-les jusqu'à ce que votre oreille y soit parfaitement faite , & que votre ame soit aussi pénétrée de chaque mot , qu'elle l'est de ceux de

Je n'ai jamais chéri la vie ;

après quoi si vous n'êtes pas de mon avis, je promets d'être du vôtre.

Mais pourquoi ne pas apprendre la Langue Italienne ? Vous croyez entrevoir beaucoup de travail ; & l'idée d'entreprendre une langue étrangere vous effraie. Croyez-m'en , la peine est légère , & c'est la peine d'un instant : le plaisir qui succède est vif & durable. Si je vous recommandois l'Allemand ou l'Anglois , vous auriez raison de vous épouvanter ; car ce sont deux Langues fort difficiles : mais l'Italien , (outre qu'il est extrêmement aisé) est la Langue de l'amour , des graces , de l'harmonie , de la douceur , & à tous ces titres digne d'être la vôtre.

Une demi-heure par jour , pendant six semaines , avec un maître , & vous ferez de la Langue tout ce que vous voudrez. Lisez *Grazie agli inganni tuoi*, *il Demofonte* & *l'Olimpiade* du Métastase , & *l'Aminta* du Tasse. Si vous voulez , vous

pouvez lire après la Jérusalem délivrée ; mais ne lisez pas l'Arioste , car il est trop gai.

Tout ce que je vous dis ici en faveur de la Langue Italienne , regarde uniquement la Poésie & la Musique. Pour la conversation , je préférerois la vôtre , parce qu'elle est plus vive & plus pétillante , & parce qu'elle prête plus à la gaieté.

Après avoir comparé les deux airs que j'ai nommés , comparez le plus beau rondeau que vous connoissez avec « *Un amante sventurato* » de Sarti ; & le plus bel air connu avec « *Confusa , smarrita* », & je réponds que vous n'aurez plus besoin de conseil pour vous engager à continuer d'étudier la Langue & la Musique Italienne.



LETTRE XXXI.

P A R I S.

CET air « *Confusa, smarrita* » que je viens de nommer, a été mis en musique par plusieurs maîtres ; c'est de celui d'Jommelli que je parle. Peut-être y a-t-il mille airs dans la Langue Italienne qui lui sont supérieurs, à en juger d'après les règles de l'art ; c'est ce que j'ignore : mais je fais que pour l'expression & pour l'effet, je ne connois rien de semblable. Je l'ai entendu chanter plusieurs fois à Rome par Mademoiselle Battoni ; elle m'a fait presque croire à tout ce que les Poètes ont dit des effets produits par Orphée & par Amphion ; & l'Ode de Dryden a cessé dès-lors de me paroître une fiction.

Cet air incomparable est dans le Caton

du Métastase ; & il n'est pas étonnant qu'un chef-d'œuvre de Poésie ait produit un chef-d'œuvre de Musique. Une partie de cette piece est conforme à l'Histoire ; le reste est inventé. Le Poëte feint que Marzia , fille de Caton , est l'amante de César. Son pere veut la tuer à cause de son amour pour l'ennemi de sa patrie. En partant , pour se dérober à la colere de Caton , elle rencontre César , qui se dispose à livrer bataille à son pere. Marzia , pleine de ces sentimens sublimes qui convenoient à une Romaine , & à la fille de Caton ; & remplie en même-temps de tendresse pour un amant tel que César , dans le moment d'un dernier adieu , peint ainsi les mouvemens de son ame.

Confusa , smarrita ,
 Spiegarti vorrei ,
 Che fosti . . . che sei . . .
 Intendimi , oh Dio !

(192)

Parlar non poss' io ,
Mi sento morir.

Fra l'armi se mai
Di me ti rammenti ,
Io voglio . . . Tu fai . . .
Che pena ! Gli accenti
Confonde il martir.

(« Egarée , éperdue , je voudrais t'expliquer ce que tu fus . . . ce que tu es . . . Ecoute-moi , ô Dieu ! Je ne puis parler , je me sens mourir !

Au milieu des armes , si jamais tu te souviens de moi , je veux . . . Tu fais . . . Quel tourment ! La douleur m'ôte la voix »).

Egarée , éperdue , pour toi , pour moi , & pour mon pere — Je voudrais t'expliquer ce que tu fus : César , un Héros , le soutien & l'ornement de Rome , le vainqueur du monde , les délices de l'univers & les
miennes

miennes — *Ce que tu es : l'oppresséur de Rome, le tyran de ta patrie, l'ennemi de Caton, de Marzia, & de toute ame Romaine. Ecoute - moi, ô Dieu ! Un cri de la nature — Je ne puis parler : sa voix s'affoiblit. Je me sens mourir : elle s'évanouit presque : puis en revenant à elle ; dans la bataille si tu te souviens de moi ; je veux... que tu épargnes mon pere. Tu sais... ce que je veux dire, que tu épargnes mon pere, parce que je l'aime comme le plus noble des Romains, & comme l'Auteur de mes jours. Quelles souffrances ! La douleur m'ôte la voix. Quelle Poésie ! Quelle passion ! Quelle vérité ! Quelle nature ! Et que le Musicien a renchéri sur le Poète !*

C'est cet air qui m'a fait sentir ce que c'est que la musique ; qu'elle fait ajouter de la force à la Poésie par des peintures animées & énergiques ; & que quand elle

à des vers comme ceux-ci , qui expriment la véritable passion par un langage simple , pathétique & entrecoupé , elle est capable de mettre l'homme hors de lui-même , & de remplir son ame des plus vifs transports.

LETTRE XXXII.

P A R I S.

A la fin de la Lettre de Jean - Jacques on trouve ces mots : » D'où je conclus » que les François n'ont point de musique » & n'en peuvent avoir ; ou que si jamais » ils en ont une , ce sera tant pis pour » eux ». Cette dernière phrase est très-remarquable ; si jamais ils en ont une , ce sera tant pis pour eux. Pourquoi tant pis pour eux ? Ou la phrase que veut-elle dire ? Il me semble que son sens est clair ;

& que le moment de ce tant pis est arrivé. Il n'y a , dit cette phrase , qu'une langue dans l'Europe qui paroisse créée exprès pour la Musique ; une langue sonore , flexible , accentuée , pleine de douceur , d'énergie , de grace & d'expression : vous deviez l'adopter. Votre langue est l'opposé en tout ; & si par les efforts des talens supérieurs vous recevez quelque chose qui ressemble à la belle musique , vous serez confirmés dans vos préjugés , vous vous obstinerez à aimer une musique , qui lorsqu'elle sera portée au plus haut point de perfection dont elle est capable , restera un million de degrés au-dessous de l'autre ; & contents de votre musique , vous refuserez la seule qu'il y ait au monde , qui est divine , enchanteresse & inexprimablement belle.

Ce moment , dis - je , me paroît ar-

rivé. Piccini & Gluk ont mis leurs génies & la Langue Françoisé à la torture pour marier cette Langue avec une belle musique. Ils ont réussi à un certain point , mais pour voir combien ils sont inférieurs à eux-mêmes, en conséquence de la rébellion de cette Langue à l'harmonie , vous n'avez qu'à faire chanter les airs que j'ai cités.

Quelle est la raison pour laquelle les Françoises font si peu d'effet sur les étrangers par leur chant, & pourquoi les Italiennes leur en font-elles autant ? Est-ce que les Italiennes ont de plus belles voix que les Françoises ? Certainement non. Ont-elles plus de grace en chantant ? Elles n'en ont pas tant. Ont-elles plus d'ame ? Elles ne prétendent pas en avoir , & les Françoises en ont beaucoup. Aussi une des femmes que j'ai entendu de ma vie avec le plus de plaisir

étoit une Françoisse qui chantoit l'Italien. Quelle peut donc être la raison pour laquelle les Italiennes l'emportent sur les Françoises? C'est uniquement à cause de leur Langue.

LETTRE XXXIII.

P A R I S.

J'AI rencontré des hommes à Paris qui m'ont dit que les François n'étoient pas organisés pour la musique. Je ne connois point d'idée plus ridicule ni plus absurde que celle-ci. Le François est aussi bien organisé que quelqu'homme que ce soit : il a les yeux bons, l'odorat vif, le tact fin, le goût parfait; & seroit-il né sans oreille? Par quel caprice la nature lui auroit-t-elle donné quatre sens en perfection, & lui auroit-t-elle refusé le cinquieme? J'affirme que le François a l'oreille fine & délicate,

& je cite pour preuve les airs de Ballets qui sont charmans, & la Musique instrumentale François en général, que les Italiens avouent être (1) supérieure à la leur. Mais, de plus, les François ont l'oreille très-juste, & la preuve en est, que je n'en ai jamais connu un qui, après avoir voyagé en Italie, pût supporter la Musique François.

Si donc le François a l'oreille fine & juste, comment peut-il souffrir la Musique de son pays? Pour deux raisons des plus simples; l'habitude du mauvais & l'ignorance du mieux. Mais oui, dit-on, il a entendu la Musique Italienne à l'Opéra de Paris, & il préfère encore la Musique

(1) Il faut que cette supériorité soit bien décidée, car les Italiens ne donnent aucun mérite aux François que quand ils y sont forcés.

Françoise. Il n'a pas entendu un seul air de la véritablement belle Musique, ni un Chanteur, ni une Chanteuse de la premiere, ni même de la seconde classe. Les deux personnes qui jouoient les rôles principaux chantoient bien ; mais ni l'un ni l'autre n'étoient faits pour donner une idée de la belle Musique de l'Italie ; & pour les autres Chanteurs & Chanteuses, ils n'auroient pas été soufferts un seul soir ni à Rome, ni à Naples.

Autant que Naples & Rome sont supérieurs à Paris dans la Musique, autant Paris leur est supérieur dans la Danse. Supposons qu'un Italien arrive ici ; qu'il ait beaucoup entendu parler de la Danse Françoise, & qu'il aille à l'Opéra : supposons que ce jour-là aucun Danseur ni Danseuse de la premiere ni de la seconde classe ne danse ; quelle sera sa conclusion ? Notre

Danse vaut mieux que la Danse Françoise ;
& sa conclusion sera juste pour ce qu'il a
vu. Son raisonnement contre la Danse de
Paris, est le vôtre contre la Musique Ita-
lienne.

LETTRE XXXIV

P A R I S.

QUE faut-il donc faire ? Tout ce que je
vais dire, ou rien. Faites venir des Poètes
de l'Italie pour composer des Opéras selon
votre goût ; vous avez déjà d'excellens
Compositeurs. Faites venir de bons Chan-
teurs & de bonnes Chanteuses ; Ecoutez-
les avec patience pendant quelques repré-
sentations ; car vos oreilles sont si habituées
à la mauvaise Musique, que la bonne dans
le commencement doit naturellement vous

déplaire. Si après deux ans il y a une seule voix à Paris contre la Musique Italienne, je consens à passer pour un Midas le reste de ma vie.

Quant aux Poètes vous les aurez pour peu d'argent : les Poètes sont à bon marché par-tout ; montrez-leur ce qu'il faut faire, & je vous réponds qu'ils l'exécuteront bien. Les François jugent les Opéras Italiens comme des ouvrages misérables ; ils le sont pour la France ; ils sont très-sensés pour l'Italie. Le Poète en Italie a pour but de faire un ouvrage qui dure pendant trois heures, dans lequel il faut qu'il mette un certain nombre d'airs. Les gens du pays vont au Théâtre, non pas pour écouter la pièce, mais pour écouter ces airs. Ils ne vont pas à une Comédie ; ils vont à un Concert ; & dans les intervalles entre les airs ils causent, ils font l'amour,

ils jouent aux cartes , ou ils soupent. Si le Poëte écrivoit comme un Ange , on ne l'écouteroit pas ; & il écrit comme on écrit pour ne pas être écouté , & pour recevoir environ quatre louis pour sa piece. Vous direz donc pourquoi ne pas donner les airs sans le reste ? Parce qu'il faut remplir le temps , parce qu'il faut passer la soirée , & parce que , quand on est las de ses autres occupations , ou qu'on n'a plus rien à se dire , on a le prétexte de faire attention au spectacle.

Le Chant vous coûtera plus cher que la Poésie. Les grands talens en tout genre sont rares , & je crois que vous n'avez pas pour rien vos Danseurs , ni vos Chanteurs ; tels qu'ils sont. Voilà donc , s'écriera-t-on ; bien des difficultés : je n'en vois aucune. Londres , Vienne , Dresde même , Berlin & Pétersbourg les ont vaincues ; & que Paris

ne puisse pas le faire , est quelque chose d'inconcevable pour moi.

On dira peut-être à cela , qu'en admettant tout ce que je dis , l'objet est de trop peu d'importance. A cela je n'ai rien à répondre. Si les François ne veulent plus s'intéresser aux Arts , leur caractère est bien changé depuis le temps de Louis XIV. Ils ne pensoient pas alors qu'on pût trop encourager les Artistes en tout genre , ni en attirer assez des pays étrangers. Aucune dépense ne paroïssoit considérable pour (1) perfectionner un Art , & les sommes nécessaires pour transporter seulement le

(1) Si l'on veut perfectionner la Musique , il n'y a qu'une manière de le faire ; c'est d'établir une Académie pour cet Art à Naples , comme il y en a une pour la Peinture , &c. à Rome ; alors peut-être en vingt ans , les François l'emporteront sur les Italiens dans la Musique , comme ils l'emportent sur eux aujourd'hui dans la Sculpture.

marbre qui se trouve aux Tuileries & à Versailles, ont dû être immenses. On a fondé à Rome une Académie à grands frais, & il en coûte encore beaucoup pour la soutenir. Un Opéra Italien fondé sur de bons principes, coûteroit de l'argent dans le commencement, mais en peu de temps il se soutiendrait de lui-même ; & j'oserois prédire qu'en très-peu d'années les Entrepreneurs en tireroient des avantages considérables. Je fonde cette prédiction sur ce que les François ont des oreilles justes, & que je n'en ai jamais vu un qui eût entendu la Musique Italienne *bien rendue, pendant un certain temps, sans en être enthousiasmé.*

Mais la Musique, dira-t-on, vaut-elle la Peinture ou la Sculpture ? A mon avis, elle vaut davantage. Je n'insisterai pas sur

l'effet qu'elle produit sur l'adoucissement des mœurs , parce qu'à Paris les mœurs sont douces : mais j'insisterai sur les peines & sur les calamités dont la vie est remplie, & je dirai que rien ne soulage l'ame autant que la Musique. J'insisterai sur ce que le plaisir qu'elle donne est vif & pur, & que tout plaisir innocent & doux est un avantage pour le genre humain ; & que la Musique considérée moralement & socialement , est préférable à la Sculpture & à la Peinture , parce qu'elle contribue essentiellement au bonheur de l'homme.

Si le goût universel qu'on a pour un Art est un argument en sa faveur , la Musique est de tous les Arts celui qui est le plus universellement senti. La Peinture & la Sculpture ont peu de vrais admirateurs ; & parmi ceux qui passent pour tels , la plupart ne

le sont que par vanité & par mode. Les hommages rendus à la Musique sont unanimes & sinceres : elle l'emporte , à cet égard , sur la Poésie même ; car quoique je puisse paroître avancer un paradoxe , je suis intimement persuadé que le nombre des personnes vraiment sensibles aux beautés de la Poésie est infiniment petit ; mais depuis le Savetier de la Fontaine jusqu'à son Financier , & depuis le Financier jusqu'au Roi , il est rare de trouver un être insensible aux effets de l'harmonie.

Si la durée d'un Art lui donne de l'importance , la Musique en ce point ne le cede à aucun. L'immortalité de Raphaël n'est pas si sûre que celle de Pergolèse. Le nom du Peintre existera tant qu'il existera des Livres ; mais ses ouvrages auront le sort de ceux d'Apelle. *Le Stabat Mater sur-*

vivra à la *Transfiguration*, & sa durée égallera celle de la Jérusalem délivrée (1).

(1) Si l'on me demande pourquoi je veux ôter un plaisir aux François, qui m'en ont donné tant? Je répons que si je voulois leur en ôter un, sans leur en donner un autre, il y auroit de la méchanceté & de l'ingratitude. Mais si en leur ôtant un plaisir médiocre, je leur offre à sa place un plaisir bien plus grand, ils n'ont plus droit de se fâcher.

Si l'on me demande pourquoi ne connoissant pas la Musique, j'ai osé en parler, je répons que je n'ai rien dit que je n'entendisse & que je ne sentisse. Si l'on me pousse plus loin, & si l'on veut savoir pourquoi je me suis mêlé d'écrire sur un sujet *sur lequel j'étois entièrement ignorant*, je me défends par l'autorité de la Bruyère, qui m'a conseillé d'écrire *selon la mode*.



LETTRE XXXV.

PARIS.

J'AI vu en France des hommes lâches, méchans, faux, comme chez moi, & comme par tout ailleurs. J'y ai vu des fats & des impertinens comme je n'en ai vu ni chez moi, ni dans aucun autre pays. Mais des individus ne font rien au caractère d'une nation, car je me rappelle d'avoir connu un Hollandois aimable. La nation Françoisise prise collectivement m'a paru supérieurement brave, essentiellement bonne & sans comparaison la plus aimable nation de l'Europe.

Oui, c'est l'amabilité qui caractérise les François. Les Militaires, les Gens de Lettres, les Ecclésiastiques, chaque classe d'hommes

d'hommes ici a une douceur & une pré-
 venance dans les manieres inconnues aux
 hommes du même état dans tous les au-
 tres pays que j'ai vus. Cette supériorité
 ne me paroît dans aucune classe plus dé-
 cidément marquée que dans celle des
 Grands. Les Grands de la France ont les
 défauts, si je puis m'exprimer ainsi, qui
 appartiennent à leur état; mais ces défauts
 sont adoucis par une politesse & une amé-
 nité que presque tous les Grands des au-
 tres pays ignorent. Je rougirois de l'ingratitude de celui de
 mes compatriotes, qui écrirait de Paris
 sans parler d'un Maréchal de France
 qui paroît distingué des autres Grands de
 son pays. L'estime de la nation entière est
 le garant de sa bonté; comme la journée
 de Plague l'est de sa bravoure; & quand
 je vous dis qu'il jouit de la plus haute

considération parmi tous les étrangers, & sur-tout parmi les Anglois, il m'est inutile de vous nommer M. le Maréchal de Biron. J'avoue que dans mes voyages j'ai écouté parler peu de personnes avec plus de plaisir que ce noble François. N'ayant rien à cacher dans son ame, il ne craint pas de laisser parler son cœur, & ce cœur ne profère que des sentimens élevés & justes. Dans un pays dominé par l'égoïsme, & où l'on ne pense guères qu'à l'esprit, il réveille dans le voyageur le souvenir qu'il a une ame, & lui rappelle l'amour de sa patrie par la chaleur avec laquelle il parle de la sienne. Loyal à son Roi, enthousiaste de sa nation, & jaloux de sa gloire, il se déclare prêt à verser la dernière goutte de son sang pour empêcher le rétablissement d'un Commissaire à Dunker-

que, & dans la même phrase, il rend la justice due à un peuple brave & humain, avec une franchise digne de son caractère. Si la France & l'Angleterre avoient vingt hommes de son rang qui pensassent comme lui, en peu de temps ces deux Nations changeroient leur façon de penser l'une sur l'autre, & se rendroient cette mutuelle estime qu'à mon avis elles se doivent.



LETTRE XXXVI.

PARIS

MADAME LA COMTESSE

DE BRISTOL.

M. L'ÉDITEUR

CE que c'est que Paris ? Il n'y eut jamais un homme qui put répondre à cette question. Quand j'aurois les cent bouches, les cent langues, & la voix de fer dont parlent vos Poètes favoris Homère & Virgile, je ne pourrois pas compter la moitié de ses vertus, de ses vices, ni de ses ridicules. Ce que c'est que Paris ? C'est un assemblage de contradictions, un tissu d'horreurs & de délices, les unes & les autres rendues plus saillantes par leur proximité. C'est un

pays plein d'étourderie & de profondeur,
 d'une grande simplicité & de prétentions
 outrées. Les contrastes ne finiroient jamais.
 Ici c'est un Militaire blanchi dans le ser-
 vice & portant sur son sein la preuve de
 sa bravoure, qui se promène dans un jar-
 din public en bas de laine, à côté d'une
 danseuse étincelante de diamans; là c'est
 un maître de danse dans un carrosse
 brillant, se moquant d'un Auteur qu'il
 vient d'éclabousser: ici c'est une vieille
 Messaline qui achète les caresses de quel-
 que jeune lâche; & là c'est un Prince
 étranger qui se glorifie des fers d'une Prin-
 cesse du Théâtre. Ce que c'est que Paris?
 C'est une ville vaste & informe, remplie
 de (1) merveilles; c'est l'Athènes de

(1) Parmi les chefs-d'œuvres de l'art qui appartiennent
 au pays, les plus frappans sont la façade du Louvre, la

L'Europe : c'est l'abrégé de l'univers. C'est en un mot, Miledi, un pays où il y a peu de génie ; beaucoup d'esprit, beaucoup de goût & beaucoup beaucoup de jolies femmes ; mais où il n'y a pas une taille aussi belle que la vôtre.

Peut-être une autre fois écrirai-je sur ce pays unique. Je le quitte actuellement pour parler d'un sujet qui me touche de plus près.

Viens donc, mon adoré Shakespear, cher objet de mon idolatrie, je vais parler de toi. Qu'un rayon de ton génie éclaire mon esprit ; qu'une étincelle de ton feu se répande dans mon ame ; prête-moi ta force,

~~ceste de l'honneur, c'est que l'on~~
Jardin des Tuilleries, quelques Tableaux du Poussin, de Le Sueur & de le Brun ; le Mausolée du Cardinal de Richelieu & les Petits-Mâitres. Je classe le Petit-Maitre parmi les productions de l'art, car la nature n'a pas eu plus de part à sa formation qu'à celle d'une statue ; elle n'en a fait que le bloc.

ta clarté, ta noblesse, que, s'il est possible, l'élevation de mon style puisse égaler la dignité de mon sujet.

culent la dévotion ; mais que l'impartialité
à la Grèce ; que Platon & Aristophane ré-

LETTRE XXXVII.

PARIS.

MALHEUR au profane qui pense à arracher une feuille des lauriers qui ornent les immortelles têtes de Corneille & de Racine. Malheur à l'ame ignoble & à l'esprit retréci qui s' imagine qu' on ne peut élever un ouvrage sublime, sans en déprimer un autre ; & qui croit que pour rendre justice à la façade du Louvre, il est nécessaire de déchirer le péristyle de Saint Pierre.

Que Corneille & que Racine portent
avec fierté les Couronnes qu'ils ont si ju-
stement méritées : que Sophocle & Euri-

pide les admettent pour égaux, & que la voix de toutes les nations confirme leur arrêt. Que Moliere soit préféré à l'Italie & à la Grece; que Plaute & Aristophane recusent la décision; mais que l'impartiale Europe leur impose silence, & les force en dépit d'eux de reconnoître un supérieur. Que Shakespear aussi ait sa place, & qu'elle soit celle, & celle seule qui lui seroit accordée par les suffrages unanimes d'Homere & de Milton, de Virgile & de Pope, d'Horace, de Longin & de Boileau.

Avant que de le citer devant un si auguste Tribunal, devant un Tribunal qui doit peser avec précision ses beautés & ses défauts, qui doit examiner avec une attention sévère les sources de ces défauts & de ces beautés, & de la décision duquel il n'y a point d'appel, qu'il me soit permis de faire quelques observations nécessaires pour remettre

l'esprit de mon Lecteur dans un état d'impartialité, dont j'ai trop de raisons de craindre qu'il ne soit actuellement éloigné.

Des Ecrivains célèbres ont attaqué cet Auteur avec une amertume, & ont traité ses défenseurs avec une dureté, qui ne conviennent pas en général au caractère de leur nation. Le premier Poète de l'Angleterre a été traité de *barbare*; on a osé nommer ses défenseurs, *peuple*. La séduction du style a été jointe à la sévérité des sarcasmes, & les charmes du brillant & des graces ont accredité les critiques les plus injurieuses. Je ne répons pas aux injures; je n'ai ni style, ni brillant, ni grace; mais je connois mon sujet: j'ai pour moi la raison & la vérité, & je ne crains pas les forces réunies de M. de Voltaire & de M. de la Harpe.

L'on sent qu'il m'est impossible de sui-

vre un plan, je n'attaque point, je ne fais que défendre, & je suis forcé de suivre les irrégularités des assaillans. Commençons donc par M. de Voltaire.

LETTRE XXXVIII.

P A R I S.

UNE vive attaque est peut-être la meilleure défense. Je n'attaquerai cependant pas M. de Voltaire. Je sortirois de mon caractère & je me jugerois indigne de défendre Shakespear, si j'étois capable d'une injustice, même envers son plus cruel détracteur. J'admire avec l'Europe l'universalité des talens de M. de Voltaire; je l'aime pour son esprit de tolérance; je l'honore pour avoir protégé la famille de Calas. Si ses ennemis lui ont refusé du

génie ; parce qu'ils disent qu'il n'a rien inventé, ils ne peuvent pas lui refuser un talent plus extraordinaire peut-être que le génie même, celui de pouvoir prendre l'esprit des plus célèbres Ecrivains. Aucun caractère n'étoit au-delà de la portée de cet Alcibiade ; il savoit s'attendrir avec Racine & s'enivrer avec l'Arioste ; il fut imiter l'élévation de Corneille & la majesté de Virgile. Il fit des déprédations, il est vrai, sur tous les pays ; mais il les fit en Monarque, & ce qui auroit été pillage dans un homme médiocre, devint conquête dans M. de Voltaire.

Je ne veux pas qu'on considère aucune de mes expressions sur cet illustre Auteur, comme applicable à ses écrits en général ; mais uniquement à ce qu'il dit sur l'article de Shakespear. Je sens bien que je n'entre pas en lice avec des armes

égales ; ce n'est pas parce que la réputation de mon antagoniste est grande & universelle , & que la mienne ne fait que de naître ; car quoique cette circonstance ait déjà décidé contre moi les esprits superficiels , les hommes capables de juger n'écouteront que la voix de la raison seule. Ce n'est donc pas , dis-je , parce que ses ouvrages sont dans toutes les Bibliothèques , & son buste dans toutes les maisons , & que mon nom est à peine connu en France ; c'est parce qu'il écrivit pour plaire , & que j'écris pour convaincre ; c'est parce que je m'attache au fond de mon idée , & qu'il ne pensa qu'à l'élégance de sa phrase ; c'est parce que je suis l'esclave d'une vérité exacte , & qu'il n'y pensa jamais : pourvu qu'il donnât un ridicule adroit , pourvu qu'il fit un exposé faux en jolis termes , & qu'il finit sa période par une épigramme

brillante ou par une flatterie fine, les entraves de la vérité étoient pour lui de soie; il les brisoit avec légèreté; & se fiant au peu de connoissance de son Lecteur, il abusoit de sa confiance, & le traitoit avec le plus souverain mépris. J'avoue que cette hardiesse me manque: je respecterai mon Lecteur, & je respecterai la vérité.

Jamais Ecrivain ne fut plus difficile à réfuter que M. de Voltaire. Je le lis, je le relis; je cherche des idées, & je ne trouve que des mots. A chaque instant l'ombre d'une pensée se présente à ma vue, je vais la saisir & je ne trouve que de l'air. Semblable au mercure, ce Critique me glisse dans les mains; & quand je crois le tenir ferme, le Protée s'échappe avec un éclat de rire.

Singe, saltinbanque & barbare sont ses termes favoris; & je conçois qu'il est une classe de Lecteurs chez qui ces mots

porteroient la conviction ; à qui même ils paroîtront sublimes ; pour moi je ne fais pas y répondre , non plus qu'à ce Shakespear *si sauvage, si bas, si effrené, si absurde*. Abstraction faite de la grossièreté de ces injures *barbares* , que peut-on répondre aux accusations générales ? Quelle réponse me donneroit-on , si je disois , ce Corneille *si froid, si plat & si dégoûtant* ? Et quelle réponse mériterois-je ?

Mais M. de Voltaire a traduit des traits particuliers pour soutenir les critiques ; répondez-y.



LETTRE XXXIX.

PARIS.

QUAND j'étois à Pékin, je parlai aux Chinois de la Littérature Européenne; & pour des raisons particulières, j'entrepris de leur démontrer que Molière & Racine, vantés par les François comme de grands Ecrivains, n'étoient que des hommes très-médiocres. Pour soutenir cette these, je traduisis en Chinois quelques morceaux de ces Poètes. Je tirai mes extraits de Pourceaugnac & des Fourberies de Scapin, & j'en cherchai les traits les plus bas. Quant à Racine, je pris quelques tirades des plus admirées en France, & je les mis en prose Chinoise. L'harmonie enchantée de ses vers, le charme séducteur de son style, qui lui ont fait, avec justice, au-

tant d'enthousiastes dans son pays, ne s'y trouvoient plus, & les Chinois commençoient à croire que les François avoient exagéré le mérite de leurs Poètes. J'avois résolu d'avoir une victoire complete, & ne m'embarassant point de la vérité, je me servis d'un moyen de plus; quand Racine avoit trouvé le terme le plus noble dans sa Langue, je cherchois le terme Chinois le plus bas pour le traduire: Racine avoit-il dit *insensée, sanglier, coursier*? Je rendois ces mots par *bête, cochon, roffe*.

Un François, homme de goût & amateur passionné des Lettres de son pays, irrité de l'absurdité de mes idées, ou plutôt indigné de ma mauvaise foi, cria que mon exposé de Moliere étoit injuste au dernier degré; & quant à Racine, il voulut citer ses vers — Hélas! le pauvre François par-
loir

loit aux fous; les Chinois n'entendoient pas la Langue François. Cette nation, dont le fond de cœur est excellent, a beaucoup de malignité dans l'esprit : elle goûte infiniment le sarcasme de la plaisanterie ; elle aime à parler & elle n'aime pas à lire, & joint à la rage de parler de tout, une passion plus violente de briller sur tout. J'écrivois joliment dans leur Langue ; je leur prêtai de l'esprit sur un sujet qu'ils n'entendoient pas ; je prodiguai des caresses à leurs Auteurs, j'accablai les François de plaisanteries, ma victoire étoit aisée ; & dans le moment que j'écris, les Chinois croient Moliere un Auteur de la populace, & s'étonnent qu'une nation aussi cultivée que la France, puisse admirer un Poëte aussi barbare que Racine.

Mes lauriers sont encore frais ; les Chinois trouvent mes faillies charmantes, &

ils ont appris mes épigrammes par cœur.
 Une seule pensée m'alarme ; je sais que
 le vrai l'emporte à la fin. Je crains que la
 durée de mon triomphe ne soit courte.
 Le jour pourra venir que quelque François
 voyagera dans la Chine , & qu'il saura
 le faire entendre dans la Langue du pays.
 Si ce jour arrive jamais , mes lauriers se
 flétriront , mes plaisanteries paroîtront
 froides , les rieurs seront décontenancés ,
 Moliere & Racine seront mis à leur
 place , & je resterai un objet de ridicule
 & de mépris.



LETTRE XL.

PARIS.

COMMENT vous peindre les inconséquences de cette nation qui nous caresse à Paris, pendant qu'elle nous vexe à Plimouth; qui s'extasie pour Pope & qui se déchaîne avec acharnement contre Shakespear? Oui, Monsieur, me crie-t-on à chaque instant, Pope est certainement votre premier Poète : il est toujours beau, toujours raisonnable & plein de bon sens : que ces Messieurs nous apprennent à apprécier l'esprit, passe ; mais que les François apprennent aux Anglois le cas qu'ils devraient faire de la raison & du bon sens — Le Stoïcien le plus décidé ne peut pas y tenir.

Que la France ne croie pas que l'Angleterre ne fait pas apprécier ses hommes

de talens : elle fait les apprécier, aussi-bien que les récompenser; & si elle classe Pope au-dessous de Shakespear, elle ne l'en admire pas moins. Elle n'ignore pas que le Traducteur d'Homere, l'Auteur de la Boucle de cheveux enlevée, de l'Épître d'Eloïse à Abélard, est un grand Poète; elle fait que l'Auteur de l'Essai sur l'homme est un Philosophe profond; & que l'homme qui a écrit l'Essai sur la critique & la Préface de l'Iliade est un Critique éclairé : la sagesse, l'harmonie, l'heureux choix des termes se trouvent dans tous ses écrits; son jugement fut sain, son oreille fine, son imagination brillante & son goût sûr : les Anglois n'ignorent pas son mérite, & savent bien qu'il possédoit une perfection qui manquoit à Shakespear, celle d'être continuellement beau. Pope est traduit en plusieurs Langues; &

l'on fait par-tout qu'il a autant d'admirateurs que de lecteurs.

Ce fut donc ce Pope qui, jouissant de la plus haute réputation & de sept cens louis d'or de rente, entraîné par l'amour de la Poésie & par son enthousiasme pour Shakespear, entreprit le triste & pénible travail de faire une édition de ses Œuvres, qui, n'ayant été imprimées que dix ans après sa mort, étoient inondées d'erreurs & de fautes. Pope fit une Préface pour cette édition, dans laquelle il y a cette phrase remarquable : « La Poésie de Shakespear est une vraie inspiration. Il n'est pas tant l'imitateur de la nature, qu'il n'en est l'organe; & il n'est pas si juste de dire qu'il parle par elle, que de dire qu'elle parle par lui ». Pope étoit l'Ecrivain le plus clair de l'Angleterre, & ces mots sont à peine intelligibles. La raison en est simple; il parla de ce qu'il

sentit, & il sentit plus que le langage ne pouvoit exprimer.

Dans cette édition des Ouvrages de Shakespear, Pope marqua avec des guillemets les morceaux qui lui ont paru les plus beaux. M. de Voltaire en a traduit quatre, en y joignant les remarques suivantes.

« Vous noterez que c'est-là un des beaux endroits que Pope a marqué avec des guillemets, pour en faire sentir la force ».

« Pope avertit encore son lecteur d'admirer ce morceau ».

« C'est encore là un morceau que les guillemets de Pope nous ordonnent d'admirer ».

» C'est encore là un des endroits admirables enrichis par les guillemets de Pope ».

Tous ces morceaux sont ridicules & plats. Je demande au lecteur sensé s'il croit

que Pope se connoissoit en beaux vers Anglois; je lui demande s'il croit que ce grand homme a voulu s'assurer la perte de sa réputation auprès de son siècle & chez la postérité, en donnant pour beau ce qui étoit détestable; & puis j'exige qu'il décide par lui-même si les ridicules & les platitudes appartiennent à la Poésie de Shakspeare, aux guillemets de Pope, ou à la traduction de M. de Voltaire.



L E T T R E X L I .

P A R I L S.

Il est vrai que l'Angleterre a l'Europe
 » contr'elle dans ce seul point, (c'est M.
 » de Voltaire qui parle) & la preuve en
 » est, qu'on n'a jamais représenté sur aucun
 » Théâtre étranger aucune des pieces de Sha-
 » kespear ». Seroit-ce là une preuve, quand
 même cela seroit vrai? Mais cela est si vrai
 que j'ai vu jouer Hamlet à Vienne & Léal
 à Berlin; & si ce que j'avance n'est pas un
 fait, je consens à passer condamnation sur
 Shakespear.

« Il n'y a plus de gloire *parmi nous*
 » (continue-t-il) que pour ce qui est bien
 » pensé & bien exprimé ». Aucun homme
 sensé peut-il croire qu'il y en ait en Angle-
 terre plus qu'en France? Mais jugez de

cela vous-même, & de la conséquence de M.
 de Voltaire par ce qui suit immédiatement
 après : « Quand des Nations voisines ont
 » à-peu-près les mêmes mœurs, les mêmes
 » principes, & ont cultivé quelque temps
 » les mêmes arts, il paroît qu'elles de-
 » vroient avoir le même goût. Aussi l'An-
 » dromaque & la Phedre de Racine heu-
 » reusement traduites en Anglois par des
 » bons Auteurs réussirent beaucoup à Lon-
 » dres. Je les ai vu jouer autrefois ; on y
 » applaudissoit comme à Paris. Nous avons
 » encore quelques-unes de nos tragédies
 » modernes très-bien accueillies chez cette
 » Nation judicieuse & éclairée». — Judicieu-
 se & éclairée quand elle applaudit à Mérope ;
 ignorante & barbare dans son admiration
 pour Shakespear.

« Heureusement (poursuit-il) il n'est donc
 » pas vrai que Shakespear ait fait exclure

tout autre goût que le sien ». M. de Vol-
 taire répond si bien à lui même, qu'il m'est
 inutile de lui répondre. On ne le soup-
 çonnera pas dans cette lettre d'être par-
 tial envers les Anglois : il vient de faire
 l'éloge de leur goût & de leur impartia-
 lité, & il a raison de le faire; les Anglois
 n'ont aucun goût exclusif; ils rendent tou-
 jours justice au mérite; ils admirent
 Racine, ils admirent Shakespear, ils ad-
 mirent M. de Voltaire lui-même.



LETTRE XLII

P A R I S.

» J'AVOUE, dit cet illustre Critique, qu'on
 » ne doit pas condamner un Auteur qui
 » a saisi le goût de sa Nation, mais on
 » peut le plaindre de n'avoir contenté
 » qu'elle. Apelle & Phidias forcerent les
 » différens états de la Grece & tout l'Em-
 » pire Romain à les admirer ». Quelle
 imposante période ! *forcerent & tout L'Em-
 pire Romain* — Mais que ses exposés sont
 toujours faux ! Que son jugement étoit
 peu solide ! Ou qu'il en supposoit peu à
 son Lecteur ! Ignoroit-il que les hommes
 qui composoient *les différens états de la
 Grece, & tout l'Empire Romain* avoient
 des yeux, & qu'il n'en falloit pas d'avan-

tage pour sentir le mérite de Phidias & d'Apelle? Ils parloient un langage entendu par toute la terre.

« Nous voyons aujourd'hui le Transil-
» vain , le Hongrois , le Courlandois , se
» réunir avec l'Espagnol , le François, l'Al-
» lemand & l'Italien pour sentir également
» les beautés d'Horace & de Virgile ». Pour-
quoi me force-t-il de me répéter sans
cesse! Pourquoi ses exposés sont-ils tou-
jours faux? Horace & Virgile sont cer-
tainement admirés par-tout, parce que par-
tout leur langage est entendu : mais dans
quel pays ont-ils un seul admirateur qui
n'entende pas la Langue Latine? En Italie
& en France me répondra-t-on ; l'Enéide
est admirée dans la Langue de Caro , les
Georgiques dans la traduction de M. l'Abbé
Delille. En voulant me réfuter on ap-
puie mes assertions. Le Poète est traduit

dans l'une & l'autre Langue par des Poëtes; & de beaux vers sont rendus par de beaux vers avec tous les avantages de l'harmonie & du style. A-t-on rendu la même justice à Shakespear? Quand même M. de Voltaire ne se feroit pas efforcé de défigurer ce Poëte, la prose peut-elle jamais rendre la poésie?

Si jamais un homme a été Poëte, Horace l'a été dans ses Odes; & Horace a-t-il un admirateur dans l'univers qui ne le connoisse que par une traduction en prose? Ou est-il possible qu'il en ait?

Mais un seul exemple décidera cette question. Homere a été traduit en Angleterre en vers, & en France en prose. Il a un nombre infini d'admirateurs en Angleterre qui n'entendent pas le Grec. La traduction de Madame Dacier est plus fidèle que celle de Pope. Je ne me hasarde

point, quand j'avance qu'Homere n'a, ni ne peut avoir dans toute la France l'admiration *sentie* d'un seul Lecteur qui ne le connoit que dans la prose de Dacier.

LETTRE XLIII.

PARIS.

JE finirai mes observations sur M. de Voltaire par une objection qu'il fait à la fin de sa lettre à l'Académie Française. La voici. « Tous nos Gens de Lettres demandent comment en Angleterre les premiers de l'Etat, les Membres de la Société Royale, tant d'hommes si instruits, si sages, peuvent encore supporter tant d'irrégularités », &c. &c. ? Cette objection, en effet, paroît avoir de la force, & j'avoue que je ne serois pas moins em-

barrassé que M. de Voltaire d'y répondre. Ce seroit manquer de bonne foi, que de ne pas citer la solution qu'il donne de cette difficulté. » Me tromperai-je, dit-il, en remarquant que par-tout & principalement dans les pays libres, le peuple gouverne les esprits supérieurs ? Oui, Monsieur de Voltaire, vous vous trompez fort ; & au lieu de dire *par-tout* le peuple gouverne les esprits supérieurs, vous auriez eu bien plus raison de dire, *nulle part* ; & j'en appelle à tout esprit supérieur.

« Mais principalement dans les pays libres » ... Les nuances de la liberté sont trop variées dans les différens pays, pour que je puisse parler de cette proposition dans l'étendue que les paroles paroissent exiger. La Proposition donc est mal présentée : il n'étoit pas question des pays libres, mais seulement d'un pays libre ; &

s'il avoit dit , principalement en Angleterre , comme il a dû dire s'il a voulu convaincre , voici ce que j'aurois répondu.

Chaque Anglois est né libre , & s'en glorifie avec raison ; la premiere leçon qu'il a reçue de son pere , & la premiere qu'il transmet à son fils , est que l'indépendance est l'appanage d'un Anglois. Il se pique d'être *lui* ; de penser , de sentir & d'agir par lui-même. De là vient cette variété de caractère reconnue en Angleterre , & qui ne se trouve dans aucun autre pays. Qu'un instant de fureur pût aveugler une Nation même de cette trempe , sur quelque sujet que ce fût ; cela ne m'étonneroit point. Mais qu'un peuple libre & sage s'obstine dans un aveuglement de deux cens ans ; qu'une Nation instruite dans les Langues anciennes , & qui voyage continuellement pour s'éclairer chez l'étranger ; qu'une

qu'une Nation qui depuis tant d'années révere les noms de Locke & de Moliere , d'Addison & de Racine , de Boileau & de Pope : qu'une telle Nation , dis-je , persiste stupidement à admirer *un saltinbanque & un singe* — L'idée tient au prodige & les hommes qui pensent n'y croiront plus.

Homere a eu son Zoile & Voltaire son Freron ; Bavius étoit l'ennemi de Virgile & Pradon de Racine ; l'Académie *Della Crusca* a critiqué le Tasse , & Corneille avoit pour jaloux le Cardinal de Richelieu : *Shakespear* seul étoit au-dessus de l'envie ; Elifabeth le protégea , (1) Southampton l'aima , tous les Poëtes & les Cri-

(1) C'étoit ce noble Lord Southampton , l'ami de l'infortuné Comte d'Essex , le même qui ayant appris qu'il manquoit mille louis à *Shakespear* pour acheter une terre

tiques ses contemporains & ses successeurs l'ont loué à l'envi ; l'admiration qu'on a pour lui croit de jour en jour dans son pays & va croître dans l'Europe ; (1) Johnson , Milton & Dryden , Pope , Warburton (2) & Johnſton n'en parlent qu'avec tranſport , une Nation (3) entière l'adore : & ſi je n'avois pas ici entrepris ſa défenſe , j'aurois ajouté qu'il eſt admiré par chaque individu de cette Nation en proportion

qu'il deſiroit , les lui envoya. « Ce trait de généroſité , » dit l'Auteur du Dictionnaire portatif des hommes célèbres , paſſeroit pour une fable dans tout autre pays qu'en » Angleterre , où l'on récompenſe ſolidement le mérite , » qu'une autre Nation ne ſait qu'eſtimer ».

(1) Poète tragique , Contemporain de Shakeſpear , qui obſerva les unités.

(2) Célèbre Critique & profond Savant qui vit aujourd'hui.

(3) Il n'y a jamais eu une ſeule exception.

des dons que cet individu a reçus de la nature ; en proportion des lumieres qu'il a acquises par la lecture des bons Auteurs & par la conversation des hommes éclairés ; en proportion du nombre de pays qu'il a vus & des Langues qu'il possède ; en proportion de l'étude qu'il a faite du cœur humain & des beautés de la nature ; en proportion , en un mot , de la profondeur de son esprit , de la variété de ses connoissances & de la certitude & de la pureté de son (1) goût.

(1) Qu'on ne croie pas que les gens de goût en Angleterre ignorent les défauts de Shakespear ; ils les connoissent & ils en souffrent ; mais ils savent aussi que jamais homme n'a eu des beautés si sublimes , si variées , ni en si grand nombre.



L E T T R E X L I V .

P A R I S .

L'ARTICLE de M. de Voltaire m'a mené plus loin que je n'avois cru dans le commencement. Je n'ai qu'un reproche à me faire à son égard, c'est de l'avoir traité avec trop de douceur, & j'en demande pardon à l'ombre de Shakespear (1). J'ai jetté un voile sur sa jalousie reconnue contre tous les vivans & contre tous les morts; je n'ai pas même insinué le soupçon de la crainte qu'il pouvoit avoir qu'on ne trouvât plusieurs des plus beaux morceaux de la mort de César, de Zaire & de Sémiramis dans Jules César, Hamlet & Othello,

(1) O pardon me thou bleeding piece of Earth ,
That I am meek & gentle with thy Butchers.

Jul. Caf.

& que ce sont précisément les pieces qu'il a le plus déchirées. La satire d'un grand homme est un ouvrage ingrat & pour moi rebutant. Mais pourquoi M. de Voltaire a-t-il fait la satire de Shakespear? Pourquoi m'a-t-il mille fois poignardé dans mes voyages par la répétition de ses critiques que j'ai entendues dans tous les coins de l'Europe? Mon ame ignore la passion de la vengeance, mais la gloire de nos Lettres injuriée, & l'amour de la justice m'ont forcé de tirer l'épée; & si je n'ai que légèrement blessé mon antagoniste, c'est parce qu'il n'est plus en état de se défendre.

Il n'en est pas de même de M. de la Harpe; aussi le traiterai-je comme il le mérite. Il est sévère; & comme il juge avec rigueur, avec rigueur il sera jugé. Qu'on ne s'imagine pas que je sois son ennemi

personnel, ou que je prenne aucune part dans les infâmes cabales qui déshonorent les Lettres & ceux qui les cultivent. Je le reconnois pour un digne Membre de la premiere Société littéraire du continent de l'Europe; & si j'écris encore, je louerai avec la même impartialité l'Auteur du Comté de Warwic, que je condamnerai le calomniateur de Shakespear (1).

(1) J'ai dit, *en tout* je donnerois aux Grecs le premier rang, le second aux Italiens, le troisieme aux François, & le dernier aux Anglois. Dans *un seul point*, dans les Lettres il seroit injuste de ne pas accorder à l'Angleterre la préférence sur toutes les autres Nations; & j'exige que l'univers soit d'accord avec moi jusqu'à ce qu'il puisse me nommer un Triumvirat choisi de tous les pays & de tous les siècles, qui vaille Newton, Shakespear & l'Auteur de Clarisse.

Je dis, si j'écris encore; j'ai du plaisir à écrire & j'en aurai beaucoup à répondre aux critiques de M. de la Harpe & à faire un fidele tableau du mérite & des défauts de Shakespear : — Mais cela dépend du succès de ce livre. Quoique je ne sois pas jeune, je suis un jeune Auteur, & je n'ai

Si l'Angleterre porte ses prétentions plus loin, elle a tort, & l'on devroit lui dire; « Glorifie-toi d'avoir donné le jour à un Philosophe » contre lequel personne n'ose lever la voix; à » un Poëte reconnu par tous ceux qui l'entendent » pour le plus grand génie qui ait existé; & à » un Ecrivain qui a produit l'ouvrage le plus » beau, le plus grand & le plus parfait qui » soit jamais sorti de la tête d'un homme; » quant au reste;

Parcere subjēctis & debellare superbos

Hæ tibi erunt artes.

pas encore de confiance en mon talent. Les premiers efforts que j'ai faits pour plaire au Public ont été reçus avec indulgence : si celui-ci *mérite* le même accueil , je continuerai d'écrire , mais comme je n'écris que pour la gloire , si je cesse d'intéresser , je jette ma plume.

F I N.

9 DE 63

